NOYÉ A L'AUBE

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

POLICE et MYSTÈRE

Le volume Complet 95 cs

NOYÉ A L'AUBE

Roman policier inédit

par MARCELLUS

CHAPITRE PREMIER

POURQUOI ?...

— Pourquoi faut-il, me dit ce jour-là l'inspecteur Méral qui m'honore de son amitié, que des gens, au passé absolument impeccable, les plus imbus des principes qui sont notre honneur, se laissent parfois aller, dans un moment de dépression, de déficience morbide, ou de fatigue cérébrale, à des écarts, à des passions ou à certaines perversions qui évoluent parfois jusqu'au crime ?

— Les intérêts en jeu... hasardai-je pour dire quelque chose.

— C'est exact!... Les intérêts, comme vous dites, ou plutôt « l'intérêt » est à la base de beaucoup de drames. Aussi, dans une enquête, quelle qu'elle soit, la première des questions que nous nous posons est celle-ci : qui avait intérêt à ce que la victime disparaisse ?

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe,

— C'est parfaitement logique !...

— Et croyez bien que cela nous mène souvent au but! En tout cas, dès le début d'une affaire, cette question permet de localiser les recherches et de restreindre considérablement le champ des investigations.

— En somme, vous remontez du crime (point acquis) aux circonstances qui en ont déterminé l'exécution (point hypothétique) et du mobile trouvé à l'auteur!...

— Vous ne manquez, mon cher, ni d'à-propos, ni d'ironie! Mais c'est tout à fait cela, avec des petits arrêts, de légers crochets et souvent aussi de longues et décevantes attentes. C'est ça qui est brisant!... Tenez par exemple, lorsque nous disons : le vol est le mobile du crime, c'est que quelque chose a disparu, pas toujours de valeur. Quelque chose de parfois très infime, de ridicule pour le commun, mais qui souvent revêt pour nous une importance capitale et décisive au cours de l'action policière.

— Un souffle, un rien... quoi!..

— Voilà!... fit Méral qui en riant ralluma son « voltigeur ». Moi, je suis l'homme des détails et ça ne me réussit pas trop mal! A un moment, ce que nous appelons dans notre jargon « les affaires de famille » me passionnaient ! Elles permettent plus que dans le crime « crapuleux » la « déduction logique » par la mise à jour des faits probants. Partant de conflits lointains, de haines tenaces, de procès perdus, ces affaires se plaident en général au « civil ». C'est le début!... Comme elles sont toujours fort embrouillées, les juridictions se déclarent incompétentes, demandent des suppléments d'enquête, des expertises qui traînent les plaignants des années durant d'audiences en audiences. Puis, un beau jour, un jugement intervient qui ne satisfait personne...

— Alors, je ne vois pas?

— Alors, souvent c'est le crime... la vengeance ! Dans ce cas nous avons affaire à des êtres butés,

muets et sur leurs gardes. A nous, si faire se peut, de dégager la vérité de ce fatras grand-guignolesque.

— Et vous aimez cette complexité ? fis-je.

Méral eut une moue évasive. Il tira violemment une bouffée de son cigare et enchaîna :

— J'aime mon métier! rétorqua-t-il simplement.

— Tout le monde le sait, mon vieux, et vos réussites...

— Ne parlons pas de cela...

— Pourquoi donc? Tous vos collègues ne sont pas aussi heureux...

— Certes!... Nombre d'entre eux et non des moindres, se sont « cassés les reins » sur une affaire. C'est un peu comme le molosse qui se rompt les dents sur un os trop dur!...

Il souleva son chapeau en un geste familier et machinalement se gratta la tête.

— A quoi bon épiloguer... ajouta-t-il. Ce sont là les petits risques du métier et il y en a de plus grands, croyez-le.

— Seriez-vous pessimiste, ce soir ?

— Que non..., simple hasard. J'ai justement à éclaircir une affaire en tous points embrouillée... alors !...

— De quoi s'agit-il donc ?

— Du noyé de la Marne...

— Un noyé ? Le cas est fréquent et il me semble que...

L'inspecteur me coupa la parole.

— Moi, il me semble que cela n'est pas réjouissant. Un noyé, c'est un noyé : on l'identifie et c'est le médecin légiste qui nous annonce, après autopsie, s'il s'agit d'un crime, d'un suicide ou d'une mort accidentelle. Pour celui qui m'intéresse, on ne sait pas, l'autopsie n'ayant pas encore été pratiquée.

— Sans doute s'agit-il du noyé découvert ce matin à Nogent ?

— De lui-même ! Et j'ai été chargé de cette affaire.

— C'est donc qu'il y a crime ?

— Sans doute le suppose-t-on. L'homme repêché avait les mains liées derrière le dos. Remarquez que cela peut ne vouloir rien dire, mais il saute aux yeux qu'un individu qui veut en finir avec la vie n'a aucune raison de s'attacher les mains. S'il craint les réflexes, il choisira un autre moyen que la noyade et s'il tient à ce monde, comme il ne peut se lier seul son assistant devient *ipso facto* son complice...

— Qui est ce noyé ?

— J'ignore encore son identité, mais le mobile m'apparaît fort simple : on a tué pour voler.

— Voyons, Méral, comment pouvez-vous sur un simple rapport, lequel je gage ne doit pas déborder d'indications, étayer une affirmation aussi catégorique ?

— Ne me demandez pas pourquoi j'ai pensé à cela, je n'en sais rien moi-même!... C'est une idée qui vient comme ça et qui petit à petit se développe au point d'en devenir obsédante...

— L'intuition, quoi ? fis-je.

— Si vous voulez!... Intuition sans doute et qui par la suite peut s'avérer fausse, car je n'ai pas pour habitude de prendre mes déductions premières comme définitives...

— De toutes façons, cela vous permet d'orienter les recherches.

— Voilà!... Il faut, avant tout, un point de départ et pour la suite soupçonner d'abord un innocent permet neuf fois sur dix de joindre le vrai coupable.

— Paradoxale votre thèse !...

— C'est paradoxal mais c'est vrai aussi.

Comme je restais perplexe, il continua :

— Réfléchissez bien et comprenez : Le jour où l'on soupçonne un individu qui n'est peut-être pour rien dans l'affaire, le vrai coupable, qui ne manque pas de suivre de près ou de loin le cours des recherches, soit par les journaux toujours bavards, soit du fait de sa présence effective en tant que témoin ou familier de la victime, se croit dès lors

hors de cause! C'est là que la perspicacité de l'enquêteur doit s'exercer le plus utilement en étudiant les réflexes, les arguments scabreux, les propos douteux. les défaillances de chacun. Ce sont presque toujours des défaillances qui nous ont livré le coupable.

— Un beau métier que le vôtre !... fis-je après réflexion, mais sincèrement tout de même.

— Eh oui, me répondit Méral, tout en cueillant dans son étui un autre « voltigeur » qu'il mit à la bouche et alluma soigneusement. Un beau métier en effet, plus qu'un métier même si l'on veut aller au fond des choses !... C'est une œuvre utile, indispensable, une œuvre sociale ! La lutte du droit contre l'arbitraire, de la justice contre le vol, le viol, le crime...; la défense de la loi, de l'individu contre les affranchis de tous poils, depuis le voleur sans éclat jusqu'au banquier véreux, en passant par toute la gamme des indésirables, des escrocs, trafiquants gangsters, racqueters et autres fripouilles ! Ça n'a l'air de rien n'est-ce pas? Mais c'est l'ordre...

Et comme je hochais la tête sans l'interrompre, il poursuivit, encouragé sans doute par mon silence :

— On nous hait, on nous ridiculise, on nous montre avec des melons 1900, des godasses cloutées et nantis de parapluies si grotesques que celui, légendaire, de M. Chamberlain, n'arrive pas à les justifier. Pour le peuple nous sommes les « roussins », les « mouchards » ! Rien que de belles appréciations, n'est-ce pas ? N'empêche que nous restons dans un monde dissolu, les éternels défenseurs de la loi, de la moralité, continuellement en lutte contre ceux qui la torturent ou cherchent à la tourner!...

J'avais écouté sans l'interrompre Méral qui s'échauffait en parlant, et, dans le fond, j'étais bien d'accord avec lui. Quoi de plus beau, en effet, que cette vocation quasi sans gloire, mais qui est mise par le législateur au service du bien public...

— Mais comme nous voici loin de votre affaire! risquai-je.

— Eh oui, accepta sans sourciller Méral : la chaleur de mon plaidoyer m'a éloigné de ce que je vous contais et je ne m'y étendrai pas puisque j'en suis encore aux hypothèses. Sachez néanmoins que je l'appelle pour l'instant « le noyé de la Marne » et que j'espère bien avec la collaboration intelligente de mon collègue Didier, que vous connaissez sans doute, mettre le « vrai » coupable sous les verrous.

— Vous avez dit le « vrai » ?

— Oui, parce que sans doute je soupçonnerai le « faux » avant !...

— En fait, soyez franc : savez-vous déjà quelque chose, Méral?

— Nenni!... comme disait ma grand'mère. Et je pourrai même ajouter comme Socrate : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » Vous autres, journalistes, vous êtes trop bavards, et si vous croyez nous aider en publiant vos chroniques, vous vous trompez lourdement.

— Voyons, fis-je encore. Et le souci de l'information?

— Eternelle antienne, mon vieux!

— J'aime aussi mon métier!... hasardai-je, et c'est pourquoi...

— Je le sais, ami, mais raisonnons. Que voulez-vous que cela fasse aux lecteurs de tel ou tel canard, d'apprendre que l'inspecteur X... ou Tartempion a trouvé telle ou telle chose qui le met sur une piste soi-disant sérieuse ? Rien, n'est-ce pas? Mais cela peut faire quelque chose à celui que nous traquons. Par vous, involontairement, il peut se trouver renseigné sur nos investigations et prendre le large. Je trouve cela idiot !...

— C'est donc que nous renseignons juste...

— Non, pas toujours quand il le faudrait. Que vous racontiez votre petite histoire après, volontiers. A ce moment nous vous donnerions pour votre « papier » toutes les indications, toutes les précisions nécessaires, mais au cours d'une enquête, de grâce,

laissez-nous travailler sans nous gêner... C'est du moins mon point de vue !...

Et l'inspecteur Méral, après avoir une fois de plus rallumé son cigare, me serra la main et disparut dans la foule qui, à cette heure-là, encombrait les boulevards, en me criant :

— A bientôt... et sans rancune !...

CHAPITRE II

L'AFFAIRE

Le lendemain, à grand fracas de placards, la presse relatait le « crime » et annonçait que l'inspecteur Méral, un des plus fins limiers de la police judiciaire, était déjà sur une « piste sérieuse »...

Toutefois, j'avais appris, de mon côté, que l'affaire n'était pas aussi claire que cela et se présentait comme fort embrouillée.

En somme, il s'agissait de ceci :

Entre Nogent et Champigny, dans un petit coin charmant, connu de tous les vrais Parisiens, un pêcheur qui, comme à l'accoutumée, fichait son bachot en Marne, avait trouvé tout près de la rive, le matin du 4 août, le corps d'un homme flottant entre deux eaux.

Le cas est fréquent l'été et ne dépasse en général pas la banalité du « fait divers ». Mais ce noyé paraissait échoué, c'est-à-dire qu'une seule partie du corps flottait au gré du courant, balloté par lui, alors que l'autre reposait sur le bord. Il s'agissait d'un homme de forte corpulence et soigneusement vêtu, quoique simplement.

Un fait retint aussi l'attention des enquêteurs : le cadavre repêché avait les mains solidement liées derrière le dos par une fine cordelette et était de plus, chose curieuse, totalement défiguré.

De suite, peut-être même à cause de cela, les enquêteurs pensèrent à un crime, d'autant plus plausible que l'immersion ne remontait visiblement qu'à quelques heures.

Pour plus ample informé, il fallait évidemment attendre les résultats de l'autopsie, laquelle ne devait être effectuée que plus tard.

Ces résultats, quoique s'apparentant parfois aux « lapalissades » sont toujours intéressants à connaître, car ils permettent aux enquêteurs de s'engager sur des pistes précises en négligeant celles où ils pourraient perdre leur temps. En tout cas, ils donnent des indications utiles sur les circonstances, l'heure et les causes de la mort de la victime.

On attendait donc!...

Toutefois, au commissariat où le cadavre avait été aussitôt transporté, on ne chômait pas! On avait dénombré les objets trouvés dans la poche du mort. Il y voisinait avec un briquet de vieille fabrication un paquet de « gauloises » entamé, une montre en or arrêtée à 2 h. 20, un trousseau de clefs, un mouchoir et un carnet de notes. Plus quelques pièces d'argent et menue monnaie dans le gousset du gilet.

Le vêtement qu'il portait sortait de chez un tailleur des boulevards, indication qui ne pouvait être d'aucune utilité, celui-ci étant de confection.

Par ailleurs, ni portefeuille, ni argent, ni papiers permettant l'identification. Un homme qui eût voulu disparaître sans laisser de traces n'eût pas pris plus de précautions.

Dès lors, les recherches entreprises par la police s'avéraient difficiles. S'il n'y avait pas eu les faits des mains liées derrière le dos et la défiguration, faits qui ne pouvaient être volontaires, on eût pu croire à un suicide.

Par ailleurs, l'endroit où avait été trouvé le corps avait été fouillé, battu et rebattu dans l'espoir d'y découvrir, à proximité, soit le portefeuille, soit la coiffure que portait certainement la victime au moment du crime, soit enfin un indice quelconque.

Or, on n'avait rien trouvé!...

Comme il n'avait pas plu depuis de nombreux jours la terre sèche de la berge se fendillait et n'accusait aucune empreinte. D'autre part, eussent-elles existé qu'il eût été difficile aux enquêteurs de déceler les bonnes, compte tenu des piétinements nombreux et inévitables effectués à cet endroit.

Quant aux herbes drues, elles célaient leur secret!

⁂

Lorsque l'inspecteur Méral fut investi de l'enquête, il revint sur les lieux et les examina à nouveau.

— Curieux!... pensa-t-il, après un instant de réflexion. Il est certain que cet homme n'a pas été jeté à l'eau ici, c'est trop peu profond et l'assassin, si assassin il y a, n'avait aucune raison plausible, sinon la hâte de se débarrasser de son « colis » dans un endroit où il devait être fatalement retrouvé rapidement D'autre part, dans l'hypothèse du suicide, le désespéré, si désespéré il y avait, aurait choisi un emplacement plus propice à sa disparition définitive !

Ainsi logifiait Méral lorsque je l'abordais.

Moi aussi, j'étais venu pour voir l'endroit où le corps avait été découvert et cela, naturellement, par pure curiosité d'informateur.

— Vous encore!... maugréa le policier en m'apercevant.

— Je pensais bien vous retrouver ici, Méral!...

— C'est forcé!... Où voulez-vous donc que je sois?

— Mais... au domicile de la victime, par exemple! fis-je avec quelque ironie.

Il haussa les épaules.

— Ceci importe peu, pour l'instant du moins, et puis, on ne le connaît pas, ce domicile... bougonna-t-il.

Je m'approchais de lui, confidentiel.

— On le connaît, ou du moins, on croit le connaître. Je reviens du commissariat, mais *motus*, n'est-ce pas, on ne m'a rien dit...

— Et on a bien fait. Je me demande d'ailleurs en quoi tout ceci vous intéresse.

— Journaliste, Méral!... le métier!... la déformation professionnelle!...

— Ouais!...

Il sourit, gêné malgré tout que je sois là et de ce que je lui apprenais qu'il ne savait pas encore.

— Que cherchez-vous donc là? repris-je. Depuis près de trois jours le coin a été battu, rebattu, piétiné, épluché!...

— Pas tant que vous dites et pas assez pour mon humble avis. L'eau garde son secret, voyez-vous, elle coule tranquille et pure, en apparence, tout en clapotant doucement sur la berge. Et pourtant c'est là..., alors ?

— Alors, comme le sage, méfions-nous de l'eau qui dort !

Méral voulut bien sourire encore, malgré son attitude qu'il s'appliquait, c'était visible, à rendre bourrue.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

Ma question était rosse, persuadé que j'étais qu'il ne pouvait trouver quoique ce fût en cet endroit. Mais je me plaisais à le taquiner...

— Si je vous disais « oui », vous ne me croiriez pas !...

Là, vraiment, j'étais étonné.

— Pourquoi? répondis-je, en avalant ma salive. Ai-je parfois mis votre parole en doute? Non? Alors, qu'est-ce ?

— Eh bien, riez tout à votre aise, noircisseur de papier, j'ai trouvé, tenez-vous bien, un bouton de culotte !

— C'est inattendu, en effet!... fis-je.

— Naturellement! Et vous ne sentez pas que ce fait, fort anodin en apparence, peut avoir son importance ?...

— Ma foi, je ne vois pas!... fis-je sincère.

— Vraiment?... Ce bouton pourtant, n'est pas venu ici tout seul, n'est-ce pas? Il y avait une culotte après, dans cette culotte, un homme et cet homme...

— D'accord, je comprends maintenant où vous voulez en venir. Toutefois un pêcheur, il me semble (et Dieu sait s'il y en a ici) peut très bien avoir perdu ce détail vestimentaire tout naturellement.

— Cela serait possible, en effet, si les pêcheurs n'avaient et cela se comprend, déserté le coin depuis la découverte du noyé.

— Nombre de gens sont aussi venus depuis, et nous-mêmes...

— Je n'aurais certes attaché qu'une importance relative à cette trouvaille si le bouton ne portait une adresse et si quelques lambeaux de tissus n'adhéraient encore à lui. Oh! cela se résoud à quelques millimètres arrachés, je dis bien, arrachés avec violence, avec force au vêtement...

— Et vous admettez cela comme intéressant?

— Essayez dons un peu d'arracher un bouton solidement cousu et vous verrez. Celui-ci l'a très probablement été, dans la lutte entre la victime et son assassin.

Je restais médusé !

Ainsi, un bouton de culotte, utile en vérité pour des raisons de suspension connues, était susceptible d'aider la police à retrouver un criminel !... Cela renversait l'idée que je me faisais jusqu'alors, de l'inutilité de certains indices.

— Ça vous la coupe, hein? lança Méral, satisfait de lui.

— Dame, et il y a de quoi...

— Vous l'admettez? parfait! Ecoutez donc : cette rondelle de coroso a été arrachée par la victime au vêtement que portait l'assassin, ou *vice versa*. Voilà ce que je déduis jusqu'à preuve du contraire. L'endroit où je l'ai trouvé est peu accessible, il y a de nombreuses flaques boueuses et ni le bouton, ni le tissu y adhérant ne sont souillés. C'est donc bien

qu'il a été perdu avant l'immersion par l'un de ceux qui nous intéressent.

— Et vous pensez qu'il peut appartenir à la victime?

— Cela, je le saurai tout à l'heure...

— C'est bien fragile comme départ!...

— Sans doute, mais quoi que vous pensiez, c'est tout de même un départ et il est indispensable, je vous l'ai dit tout à l'heure, d'en avoir un quelconque sur lequel s'appuyer...

— Alors, qu'allez-vous faire maintenant?

— Rien !...

Il avait dit cela si sèchement que devant ma mine étonnée, il crut bon d'ajouter :

— Ne me faites plus parler et laissez-moi, je vous prie!

Puis, tournant les talons, Méral, courbé dans les ajoncs, le nez au vent, le cigare éteint et le chapeau en arrière, recommença à scruter le sol, semblant renifler une piste.

Doucement, en sens contraire, je m'acheminai au long de la rive...

CHAPITRE III

UN DRÔLE DE « CASSEMENT » !...

Evidemment, quoique paradoxal et inattendu, tout ce que venait de dire l'inspecteur Méral était logique et possible. Cette déduction, fragile en vérité lui apportait un point d'appui duquel il allait partir pour son enquête et peut-être, par cela, remonter vers le coupable.

Malgré tout je souriais tant cela me semblait improbable.

C'est dans cet état d'esprit que je rejoignis ma voiture, laissant Méral à ses recherches. Il voulait

être seul, soit. J'allais aussitôt gagner le commissariat où j'apprendrais peut-être du nouveau.

Quelques minutes plus tard, j'y pénétrais.

Une certaine animation y régnait et, dans la cour, alors que j'atteignais la porte du poste de police, je croisais une femme éplorée que deux agents soutenaient tout en la conduisant lentement vers une voiture qui stationnait devant la grille.

— Qui est-ce? demandais-je en entrant, à un inspecteur que je connaissais.

— Eh bien, mais, la femme du noyé!... me répondit-il étonné qu'on pût lui poser pareille question.

— Alors vous connaissez son identité?

— Dame!...

— C'est déjà quelque chose.

— Oui bien sûr, mais ça n'est pas, et de loin, le plus important...

— Cette femme m'a parue jeune et jolie.

— En effet, c'est même curieux!... Enfin, il y a comme cela des couples disproportionnés qui s'accordent quand-même.

— Alors, qui est le noyé?

— Un certain Fernand Jerru, courtier en bestiaux. Il habitait depuis peu à Vincennes. Reste à savoir comment, pourquoi et par qui il a été tué!...

— Votre collègue Méral, de la P.J. s'y emploie je crois activement...

— Oui, c'est un « as »!... Sans doute réussira-t-il et je le souhaite pour lui aussi bien que pour nous car c'est un drôle de « cassement » que ce crime.

— Vous pensez tous à un assassinat, dis-je alors, ne serait-ce pas plutôt un suicide maquillé?

— Que non pas!... Si l'on s'en réfère à la déposition de Mme Jerru, cet homme n'avait présentement aucune raison de se supprimer...

— Alors?

— Alors, on l'a tué pour le voler.

— Il était riche?

— Pas personnellement, du moins à ce qu'on sait pour l'instant, mais il avait encaissé dans la jour-

née du crime, pour le compte de son patron, une centaine de mille francs...

— Ah, ah!... fis-je, cela se corse. Et sa femme ne peut donner aucune indication sur les relations de son mari, sur les gens qui l'ont rencontré ce jour-là?

— Pas ça!... fit l'inspecteur, en faisant claquer l'ongle de son pouce sur la denture de sa mâchoire supérieure. C'est un mystère de plus à éclaircir...

— Il ne faut pas vous frapper, l'enquête n'a que deux jours, elle est donc bien jeune et la soirée peut apporter encore du nouveau. Vous connaissez maintenant l'identité de la victime et puis, je crois pouvoir vous affirmer sans dévoiler un secret d'Etat que Méral a fait, au bord de l'eau, à l'endroit où le corps fut repêché, une trouvaille sensationnelle.

— Ah... ah... et de quoi s'agit-il, vous qui paraissez si bien renseigné?

Me souvenant opportunément que j'étais un « bavard de journaliste » je répondis badin :

— Ça mon vieux, Méral vous le dira, s'il le juge opportun.

.. ..

Seul au bord de la Marne, l'inspecteur Méral qui suivait, semblait-il une piste, s'immobilisa net, comme un chien de chasse à l'arrêt...

— Tiens, tiens!... murmura-t-il pour lui-même. Que veut dire ceci?

Sur l'eau, accroché dans les herbes hautes, un mouchoir flottait siphonné par instants par les volutes d'un remous.

A l'aide d'une branche hâtivement coupée à un arbrisseau proche, il attira le chiffon à lui et l'étala sur la berge.

C'était un mouchoir, en effet et dans un coin une initiale s'imposa aussitôt à son regard, un F... De son gousset, il extirpa une loupe et examina le linge plus attentivement. Le séjour dans l'eau avait délavé certaines taches qui n'offraient maintenant à l'en-

quêteur que des possibilités de suppositions. Néanmoins, il enveloppa le chiffon humide dans un journal et enfouit le tout dans sa poche.

— Maigre... maigre!... grogna-t-il pour lui-même.

Et sans plus s'attarder, il remonta vers le chemin afin de regagner à son tour le commissariat.

J'allais en repartir lorsqu'il arriva :

— Vous encore?... maugréa-t-il en m'apercevant.

— Que vous importe... allais-je répondre, mais me ravisant aussitôt je déclarais le plus aimablement du monde :

— Ça gaze, Méral, on connaît l'identité de votre noyé!

— Bon, bon! bougonna-t-il, téléphonez ça à votre canard et fichez-moi la paix...

Sans autre formalité, il pénétra dans le bureau du secrétaire.

— Je veux voir le corps!... dit-il durement.

— Dans ce cas, il faudrait vous dépêcher car on doit le transporter à l'Institut médico-légal, pour l'autopsie...

— Bien, où est-il?

— Sans doute encore en bas!...

Méral dévala les marches du vieil escalier de pierre et pénétra dans un réduit servant, selon les besoins, de chambre forte ou de morgue. Le cadavre de Fernand Jerru était là encore étalé sur son brancard et recouvert d'une couverture.

Malgré que le lieu fût glacial, une odeur pénétrante qui y flottait lui donna la nausée. D'un geste prompt, il enleva la bure et, réprimant une répulsion instinctive bien naturelle, il tâta le mort. Comme on ne l'avait pas débarrassé de ses vêtements, lesquels avaient été simplement fouillés, il put constater rapidement qu'il ne manquait aucun bouton à sa culotte.

— C'est bien ce que je pensais! marmonna-t-il.

Puis, il regarda le cadavre : il lui parut grand et fort. Sa face tuméfiée par les coups reçus plus que par l'immersion relativement courte, le rendait mé-

connaissable et ses mains liées au dos par une fine cordelette étaient violacées et gonflées par les contorsions musculaires de l'agonie.

Comme le corps reposait sur le côté, il put constater pourtant qu'à l'annulaire droit, une alliance d'or, malgré le gonflement des chairs, paraissait démesurée. Sans effort il l'enleva et après l'avoir soigneusement essuyée après la couverture, la mit dans sa poche.

Ainsi, l'homme s'était débattu avant de succomber... mais il n'avait pas perdu sa bague qui pourtant s'avérait trop grande!...

Méral se releva. Il savait ce qu'il voulait savoir.

D'un geste lent il recouvrit le corps et quitta le dépositoire.

— Eh bien? lui criais-je en le voyant remonter.

— Je suis d'accord avec moi-même!...

Au bureau des inspecteurs, on lui apprit que Fernand Jerru, âgé de 48 ans, avait été formellement reconnu par sa femme née Delambre, qu'il était courtier en bestiaux, gagnait bien sa vie et habitait depuis une huitaine de jours seulement, en hôtel, à Vincennes, ainsi qu'en pouvaient témoigner les registres de la brigade des garnis.

— Pourquoi depuis huit jours seulement? émit Méral.

— Sa femme, qui sort d'ici, nous a donné là-dessus, sans que nous le lui demandions d'ailleurs, toutes les précisions nécessaires. Les Jerru avaient quitté l'appartement qu'ils occupaient à Paris, 246, rue de Saint-Maur depuis trois mois. Ils avaient passé leurs vacances sur une plage près de Dunkerque, d'où la famille de la femme est originaire, puis, après avoir vendu leurs meubles étaient revenus, leurs vacances terminées, habiter en hôtel à Vincennes.

Cela semblait tout à fait normal, Jerru se trouvant, de ce fait, à proximité de son travail et la vente de ses meubles lui ayant permis de s'acheter une voiture que ses déplacements nombreux en

Seine-et-Marne et Seine-et-Oise rendaient indispensable, se trouvait, par surcroît, expliquée.

— Où est cette voiture? coupa Méral.

— Ça, on ne sait pas!...

— Connaît-on son numéro d'immatriculation?

— Oui, nous avons téléphoné à la préfecture. Son numéro minéralogique est R.L. 6202. C'est une B-14 transformée.

— En somme, d'après vous l'auto aurait disparu?

— Ça ne fait pas l'ombre d'un doute puisque Jerru était parti avec...

— L'assassin s'en est-il servi pour mettre entre lui et nous une distance respectable?...

— C'est possible et probablement la retrouvera-t-on, un jour prochain, abandonnée dans quelque coin désert ou démolie au bord d'une route.

— Le coup classique quoi!... fit Méral sans conviction en se grattant la tête. Mais au fait, est-ce là seulement ce que vous a dit la femme de la victime? Avez-vous eu quelques précisions sur sa vie privée, sur son passé?

— Rien encore, le « patron » n'a pas voulu prolonger son interrogatoire après la reconnaissance du cadavre. Cette pauvre femme était d'ailleurs, et cela se conçoit, dans un état qui faisait peine à voir!...

— Naturellement, une jeune et jolie femme qui pleure, ça vous retourne, hein?

Méral s'assit au coin de la table, alluma un « voltigeur », puis, après en avoir tiré quelques bouffées, enchaîna :

— Où est le « patron »?

— A Paris, au service des recherches. Mais je le remplace!...

L'inspecteur jeta sur le jeune secrétaire un regard plein de commisération.

— Parfait!... fit-il en souriant! Donc, nous savons que Jerru a été trouvé noyé le 4 août, à 5 heures du matin, dans la Marne. Or sa montre, arrêtée à 2 h. 20 doit nous donner, à moins d'avoir été truquée à l'avance, l'heure exacte à laquelle il fut jeté à

l'eau!... Sur lui, rien de bien sensationnel, tous les papiers importants d'identité ou de commerce ayant disparu, ainsi que sa voiture!... Sa femme reconnaît le corps après la publication d'une photo presque méconnaissable et je trouve à son doigt ou vous l'aviez laissée, une alliance portant F à G-18 avril 1920, gravé à l'intérieur. Cette date est-elle bien celle du mariage de Jerru?

Le secrétaire compulsa le dossier, volumineux déjà.

— Oui!... dit-il au bout d'un moment. Elle a déclaré être mariée depuis 18 ans, d'autre part elle se prénomme Germaine.

— Cela n'a pas été vérifié?

— Non, pas encore...

— Qu'importe, on verra plus tard. Mais ce fait donne un état civil au mort, du moins pour l'instant. Toutefois, ça n'est pas tout : avez-vous demandé à cette personne la destination des clés trouvées sur le cadavre de son mari?

— Non!... Je vous le répète, monsieur Méral, le « patron » vu l'état de dépression de Mme Jerru, n'a pas jugé possible de poursuivre plus avant ce premier interrogatoire.

— C'est bon, je l'interrogerai moi-même! Voulez-vous me permettre de consulter le dossier un instant?

— Mais, à votre aise, monsieur Méral!...

Et le jeune policier, refermant la chemise qu'il avait ouverte devant lui, la tendit à l'inspecteur qui tout en fumant examina avec une attention soutenue, les pièces de l'enquête.

— En somme, vous n'êtes pas très avancés!... fit-il au bout d'un moment.

— Et vous-même?... rétorqua l'autre vexé.

— Oh, moi, pareil... tout à fait pareil! Ce que vous avez oublié de me signaler toutefois, me paraît de première importance.

— Que voulez-vous dire?

— Que vous avez omis de me dire que la victime

avait effectué, justement le jour du crime, des encaissements massifs atteignant près de cent mille francs, quatre-vingt-seize mille exactement!... De quoi tenter quelqu'un aux abois n'est-il pas vrai? Et puis, avez-vous quelques précisions sur les relations, les fréquentations habituelles de Jerru?

— Aucune encore!...

— Pas de femme derrière tout ceci?

— Je l'ignore, mais cela ne m'étonnerait pas!...

— Vous supposez quelque chose?

— Non, rien!...

— Ouais!... S'il en était ainsi, vous pensez que Mme Jerru vous l'aurait dit, n'est-ce pas? Bon, on nage dans le brouillard, alors je vous laisse et vais voir de mon côté. A propos, j'oubliais : l'adresse de Jerru, je vous prie?...

— Mais vous n'allez pas?...

— Voyons, si j'y suis obligé, croyez bien que je ne me gênerai pas!...

— A votre aise, voici donc l'adresse : 118, rue des Bois, hôtel Saint-Merri, à Vincennes.

Méral nota soigneusement l'indication puis, sans même prendre congé du secrétaire médusé sortit du bureau et, à grandes enjambées dévalant l'escalier, gagna la rue...

CHAPITRE IV

BIZARRE!...

Lorsque Mme Jerru eut été reconduite chez elle et qu'elle se retrouva seule dans les deux pièces louées à l'hôtel Saint-Merri, elle se sentit soudain soulagée d'un grand poids.

— Je ne me reconnais plus, fit-elle pour elle-même, en se regardant dans une glace. Je devrais

être effondrée de douleur et il ne m'est plus possible seulement de pleurer...

Elle ne pleurait pas en effet, la belle Mme Jerru, mais souriait imperceptiblement, nerveusement!...

Il est quelquefois de grandes douleurs qui ne réussissent point à arracher des larmes. Ce sont les plus graves paraît-il!...

Des voisines charitables et compatissantes arrivèrent bientôt accompagnées par l'hôtesse :

— Vous n'allez pas rester seule comme ça, madame Jerru, après ce grand malheur. Je vais monter coucher ici pour vous tenir compagnie!...

— Mais non, mais non, je vous remercie! C'est trop aimable de votre part. Le temps de mettre un peu d'ordre dans cette maison et je vais me rendre chez ma sœur chez qui je passerai quelques jours...

— C'est terrible tout de même, soupira mielleusement l'hôtelière. Quand je pense qu'avant-hier encore ce pauvre M. Jerru disait : « Ma brave dame, j'ai un coffre à devenir centenaire. Le pauvre!... Mais comment ça s'est-il fait?

Mme Jerru haussa les épaules :

— Le sais-je!... On a dû savoir qu'il faisait ce jour-là une tournée d'encaissements, alors que voulez-vous, il y a des gens comme ça, qui tuent pour quelques misérables billets de mille...

— Pourtant, il ne parlait jamais de ses affaires à personne. Moi-même, je ne sais que maintenant qu'il touchait parfois de grosses sommes! Et puis, je l'ai vu juste une fois avec un monsieur, comme lui grand et fort, ce même monsieur qui a téléphoné l'autre jour quand vous avez répondu et qui s'appelle... Prosper, je crois...

— Mais oui, M. Prosper, un bon ami!... Mais ne me parlez pas de tout cela. Je me suis trouvée mal, au commissariat, lorsqu'on m'a mise en présence du corps de mon malheureux mari!... Ah, quelle épreuve... Il était défiguré, méconnaissable et pourtant, je l'ai reconnu tout de suite...

— Ma pauvre petite dame!...

— C'est terrible, vous savez!... Il était parti si gai, si confiant... que jamais je n'aurais pu supposer pareille chose!...

Compatissantes, même en étant indiscrètes sans s'en rendre compte, les braves femmes qui avaient accompagné l'hôtelière hochaient la tête comme si elles revivaient tout le drame. L'une d'elles même priait!...

Au milieu de ce groupe compassé, Germaine Jerru, paraissait plus belle encore, moulée qu'elle était dans une robe de deuil qui lui seyait à merveille.

— Mais enfin, ça me chiffonne, excusez-moi, fit l'une des visiteuses. Comment avez-vous pu supposer que le noyé trouvé dans la Marne était votre mari?

— Vous connaissez ses habitudes, n'est-ce pas?

— Oh... depuis huit jours seulement que vous habitez ici!...

— Evidemment!... Mais mon mari était un homme ponctuel, doux et tranquille, ne fréquentant pas les cafés, rentrant chaque soir aussitôt son travail terminé!... Le 3 août donc, j'avais dîné chez ma sœur et je pensais le retrouver ici, lorsque je suis rentrée, après avoir été au cinéma. Il pouvait bien être minuit et demie, un peu plus peut-être. J'ai donc été, vous le pensez, toute surprise de trouver les pièces vides. Un instant j'ai supposé qu'il était reparti à ma rencontre et c'est pourquoi, je ne me suis pas inquiétée tout de suite...

M'étant couchée, le sommeil accomplit son œuvre et je m'endormis tranquillement. Ce n'est que le lendemain, qu'en me réveillant je constatai que j'étais toujours seule et que de la nuit Fernand n'était pas rentré...

— Vous avez le sommeil dur, madame Jerru!...

— J'étais très fatiguée ce soir-là...

— Alors, après?...

— Le reste, vous le savez. J'ai téléphoné aussitôt levée au garage où l'on m'apprit que notre voiture n'avait pas été remisée. J'ai téléphoné aussi au pa-

tron de mon mari, à Pontoise où je sus qu'il n'était pas rentré la veille, comme il en avait coutume, rendre ses comptes. Alors, par hasard, jetant un coup d'œil sur *Paris-Midi*, j'appris qu'on avait découvert le corps d'un homme noyé dans la Marne entre Champigny et Nogent. La photo qui accompagnait l'information était mal venue, mais cela me fit un coup au cœur, je crus reconnaître mon mari. Affolée, je me rendis là-bas et tout à l'heure, c'est terrible, je dus perdre tout espoir d'erreur. Je ne m'étais pas trompée, c'est bien lui qu'on a tué!...

Doucement, bien que ses larmes soient taries, la jeune femme s'était remise à sangloter...

— Allons, il faut avoir du courage, ma pauvre dame, fit l'hôtelière compatissante. Vous êtes jeune, il faut réagir!...

Et elle lui tapotait doucement et amicalement les épaules.

— Je ne veux pas rester ici, c'est trop triste maintenant que je sais que tout est fini. Appelez-moi un taxi, voulez-vous, je vais aller de suite chez ma sœur!...

L'hôtelière d'abord, puis une à une, les visiteuses se retirèrent.

— Si vous avez besoin de quelque chose, madame Jerru, n'hésitez pas!...

— Merci!... Vous êtes toutes très bonnes pour moi que vous connaissez à peine, mais je n'ai besoin de rien vraiment, sinon de tranquillité. Vous me comprenez n'est-ce pas?

Aussitôt qu'elle fut seule, elle se vêtit rapidement, se coiffa et sortit tout en fermant soigneusement la porte à clé.

En bas, appelé par la propriétaire de l'hôtel, un taxi attendait. Elle passa devant le bureau :

— Je garde les clés!... fit-elle, tout naturellement.

— Comme vous voudrez, Madame. Vous revenez quand?

— Demain certainement. Quant au courrier qui peut arriver, gardez-le, je le prendrai ici...

Et elle s'engouffra dans le taxi qui démarra aussitôt.

— Pauvre femme!... murmura l'hôtelière en essuyant du coin de son tablier une larme furtive qui perlait à sa paupière.

Au bout d'un temps, elle allait regagner sa cuisine quand un homme entra.

— Mme Jerru, s'il vous plaît?...

— Elle n'est pas là... c'est personnel?

— Oui... personnel!...

— Mme Jerru vient de partir en taxi chez sa sœur! Vous avez dû la croiser sur le trottoir, mais vous ne la connaissez peut-être pas?

— En effet, je la connais très peu.

— Dans ce cas, mon bon Monsieur, il faudra revenir...

— Ce que j'ai à lui dire est très sérieux.

— Si Monsieur veut téléphoner demain matin, sur le coup de dix heures...

— Non, c'est tout de suite que je veux voir cette dame.

— Ah... je comprends! Sans doute au sujet du malheur arrivé à M. Jerru.

— C'est cela-même!... Et si vous pouviez me donner l'adresse de sa sœur, cela m'obligerait fort...

— Je ne la connais pas...

Visiblement l'hôtelière se méfiait. Certes, elle ne connaissait vraiment pas l'adresse demandée, mais, l'eût-elle connue, qu'elle ne l'aurait point donnée, de la sorte, au premier venu!...

Un instant, Méral, car c'était lui, pensa arguer de sa qualité d'inspecteur de la police judiciaire, mais, tout compte fait, il préféra ne pas se démasquer encore. Alors, il inventa une histoire :

— Je suis un cousin de M. Jerru, Madame. J'ai appris l'horrible, l'affreuse nouvelle par les journaux. Habitant Avignon j'étais venu passer quelques jours à Paris afin de visiter l'Exposition et m'étais rendu rue Saint-Maur, à la maison où habitait mon parent. Là, à mon ignorance, on m'apprit qu'il était

parti sans laisser d'adresse. J'ai eu recours au commissariat et c'est pourquoi je suis-là, pensant que ma présence ne serait pas inutile auprès de ma parente en un aussi triste moment...

— Elle est bien abattue, vous savez!...

— Je m'en doute Une telle épreuve est pénible, bien sûr. Et l'on ne sait rien?... Pourtant, vous-même, Madame, chez qui mon malheureux cousin habitait, devez certainement connaître ses habitudes, ses intimes, ses fréquentations. Ne lui avez-vous pas vu recevoir de visites anormales, suspectes?...

— Mais non... il ne recevait personne depuis qu'il habitait chez moi, à part un certain M. Prosper qui est venu une fois, à la veillée...

Méral eut une moue dépitée.

— Un homme rangé, bien sûr!... Mais qui est donc ce M. Prosper?

— Oh, je ne sais pas moi... un homme quelconque, dans le genre de M. Jerru. Un peu moins gros peut-être et encore. En tout cas un bon vivant et gai comme un pinson!

— Est-il venu revoir ma... cousine depuis la découverte du crime?

— Non, je ne l'ai pas revu ou s'il est venu, il ne s'est pas arrêté au bureau...

— Quel contre-temps que je sois arrivé quelques minutes trop tard! Mais, comme je tiens à protéger ma cousine contre toute vengeance, je vais faire transporter mes bagages ici. Avez-vous une chambre de libre?

— Mais certainement!...

— Voulez-vous m'y faire conduire?

— Tout de suite. Remplissez votre fiche, je vous prie!

Méral, respectueux des lois de police s'inscrivit sous le nom de Péral, ce qui ne changeait que de peu l'orthographe de son patronyme, se domicilia en Avignon et signa.

— Voulez-vous voir mes papiers? demanda-t-il d'un ton badin.

— Mais non, Monsieur, inutile, vous le pensez bien!...

— Au fait, à quel étage habitait mon... cousin?

— Au premier, sur la rue!

— Et moi?

— Sur le même étage, tout à côté!...

Et ce disant, la brave femme avait eu un sourire ambigu qui n'échappa pas à l'inspecteur mais qu'il ne souligna pas.

Méral s'en fut donc voir son logis, une vaste chambre donnant sur la rue des Bois. Il constata aussitôt avec satisfaction qu'elle possédait un balcon.

— Parfait!... fit-il. Sitôt que mes bagages arriveront, veuillez les faire monter ici. D'autre part, si vous avez l'occasion de voir ou de communiquer avec Mme Jerru, prévenez-là que son cousin Jacques, d'Avignon est venu pour la voir. Je compte sur vous n'est-ce pas?

— Vous pouvez y compter!...

— Je vous en remercie, Madame.

Et, nanti d'une clé, Méral s'en fut paisiblement.

— Pas très malin tout cela!... se reprocha-t-il à lui-même, une fois qu'il fût dehors.

Mais, quand il eut perdu l'hôtel de vue, il sauta dans un taxi afin d'aller chez lui quérir rapidement quelques valises nécessaires pour donner le change à l'hôtelière.

.. ..

Moins de deux heures plus tard le taxi était de retour à Vincennes.

Un peu avant l'hôtel, Méral descendit et enjoignit au chauffeur de conduire seul ses bagages à l'hôtel. Quant à lui, il attendrait quelques instants sur l'avenue de Paris, désireux qu'il était de repérer les abords et de se familiariser un peu avec le quartier.

Quand le chauffeur revint sa mission terminée,

l'inspecteur déambulait dans l'avenue tout en sifflotant, ce qui chez lui dénotait une satisfaction évidente. Il ne pensait même pas à rallumer son cigare qu'il avait malencontreusement laissé éteindre.

— Alors, c'est fait? demanda-t-il.

— C'est fait, patron!...

Méral paya puis se dirigea, toujours en flâneur, vers l'hôtel dont on apercevait au loin l'enseigne lumineuse qui venait de s'éclairer.

— Après tout, mon idée n'est peut-être pas si bête que cela!... pensa-t-il en poussant la porte et en pénétrant dans le hall.

CHAPITRE V

EN PLEIN BROUILLARD

De son côté, l'inspecteur Didier, sur les indications de Méral, n'était pas resté inactif. Il avait, avec le soin habituel qu'il apportait à toutes choses, enquêté discrètement aux divers domiciles précédents de Jerru, pris des renseignements et confronté certaines indications recueillies çà et là, au cours de ses recherches.

Dame, il fallait connaître quelques faits de la vie habituelle de la victime avant que de se faire une opinion définitive. Et puis, ces menus faits quotidiens apparamment sans importance n'étaient-ils pas parfois de sérieux point d'appui? Ne donnaient-ils pas souvent aux enquêteurs des indications précieuses sur les habitudes et les fréquentations de la victime?

Didier avait eu une longue conférence avec le commissaire Valroger qui dirige avec l'autorité qu'on sait la fameuse brigade des recherches.

— Méral est venu me voir! avait dit le magistrat

sur un ton équivoque. Je ne comprends rien à sa façon nouvelle de procéder car il bouscule toutes nos vieilles habitudes et veut jouer au « G-men ». Il est actuellement locataire d'une chambre d'hôtel à Vincennes et « cousin » par besoin, paraît-il, de la victime. Avouez que c'est effarant!...

— Je le sais, fit Didier, sans sourciller. Mais sans doute a-t-il de bonnes raisons pour agir de la sorte!

— Que non, mon ami!... De bonnes raisons, vous voulez rire. Il part d'une déduction non vérifiée et la suit sans s'occuper où cela peut le mener... voilà!... Tout comme un vieux marcheur derrière une accorte midinette!...

— Ma foi, ça ne lui a pas trop mal réussi, jusqu'à maintenant!...

— D'accord!... Mais là vraiment, je ne vois pas!... Soupçonnerait-il?...

— Non, patron... Toutefois, en agissant ainsi, il est comme on dit « à pied d'œuvre » et par surcroît inconnu de Mme Jerru Il a donc pensé qu'elle pouvait peut-être, en tant que parent, lui faire certaines confidences dont il ne manquerait certes pas de tirer profit!...

— Evidemment, ça peut se défendre, à la rigueur!...

— Ça se défend, patron!

— Nous le verrons plus tard! Pour le moment restons dans l'expectative. Quand il m'a déclaré qu'il agissait ainsi, j'étais pour l'en empêcher. C'est ma confiance en lui qui lui a donné carte blanche et non ma vieille logique. Méral est un trop vieux, trop fidèle collaborateur pour que, même le critiquant, je l'empêche d'agir comme il croit bon de le faire! Mais vous Didier, surveillez-le!... Je crains que dans la fièvre de ses recherches, lesquelles entre-nous, ne doivent pas être bien brillantes, notre brave Méral ne se lance dans une aventure qui friserait le ridicule, si elle échouait!...

— Comptez sur moi, patron!... D'ailleurs moi aussi j'habite Vincennes...

Le commissaire Valroger se carra dans son fauteuil :

— Et vous m'annoncez ça froidement!...

— Méral me l'a demandé. C'est mon chef!...

— Alors, le même hôtel naturellement?

— Non, un autre, tout proche!...

— Ah!...

— Je n'ai pas recueilli de renseignements très importants à l'ancienne adresse des Jerru, fit alors Didier pour dire quelque chose qui meublât le silence.

Valroger toussota :

— Ça ne m'étonne pas!... Vous vous perdez dans les détails. Jerru a été assassiné, cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— C'est bien l'avis de Méral et aussi le mien.

— Et vous pensez découvrir l'assassin dans son entourage?

— Peut-être!... Méral, lui, dirait : « Pourquoi pas!...

Le commissaire resta pensif un instant :

— Evidemment!... fit-il enfin. Ça peut encore se défendre. Il y a des choses troubles dans cette affaire. L'auto d'abord qu'on a pas retrouvée, le vol des papiers d'identité et de l'argent, l'impossibilité de reconstituer exactement l'itinéraire parcouru par la victime le jour du crime où elle était vraisemblablement accompagnée par son meurtrier.

— Il y a aussi des dépositions nouvelles.

— Ah... Je n'en ai pas connaissance encore!...

— D'abord celle d'un fermier d'Herblay et ensuite celle d'une jeune femme fréquentant habituellement les cafés aux alentours de la gare de Lyon...

— Et ces gens-là ont naturellement donné à notre ami Méral des renseignements sensationnels!... émit le commissaire en riant.

— Que non pas!... Ils ont, au contraire, l'un et l'autre, apporté à l'enquête des révélations qui embrouillent plutôt l'affaire! Ah, c'est un drôle de « cassement ». Méral voulait connaître l'avis du

patron de Jerru qui, comme vous le savez, habite Pontoise. Deux ou trois fois il lui a téléphoné sans succès. Pourtant ce commerçant a porté plainte... C'est troublant!... Mais il y a aussi une chose essentiellement obscure; c'est la présence assez fréquente auprès du ménage Jerru d'un homme d'une quarantaine d'années, fort et gros, un peu de la carrure du courtier et qui devait être, par sa façon d'agir, un ami ou un collègue fort familier. La résidence de cet homme est inconnue de Mme Jerru. Du moins, ainsi a-t-elle déclaré lors de son interrogatoire. Ce qui explique que malgré l'avoir recherché nous n'ayons pu encore le retrouver...

— Alors d'après-vous, cet homme aussi aurait disparu?

— Momentanément tout au moins, car il doit très probablement savoir pas mal de choses sur le meurtre dont nous nous occupons...

— Et s'il avait été assassiné avec Jerru?

— Possible, mais il peut être aussi son assassin, à moins que, continua Didier, cet homme ayant été avec la victime quelques instants seulement avant sa disparition, ait craint d'être inquiété, suspecté et n'ait préféré une discrète retraite à une publicité sans avantages pour lui!...

— Cela se peut aussi. C'est pourquoi nous ne devons rien négliger pour faire la lumière sur ces faits troublants.

— D'accord avec vous patron!...

A cet instant le téléphone tinta et le commissaire Valroger décrocha le récepteur en bougonnant.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? grogna-t-il dans le micro, avant que d'écouter.

— Oui... C'est Valroger. alors? Qui parle? Comment? Ah... ça c'est parfait!... parfait...

D'un geste prompt de la dextre, il obstrua le micro et dit en souriant à Didier :

— On a retrouvé l'auto!...

Puis il continua à converser tout en notant au

crayon quelques détails sur le buvard de son sous-main.

— Très bien,. parfait, mes félicitations! termina-t-il.

Et il raccrocha lentement l'appareil tout en esquissant un sourire satisfait.

— C'est Méral? demanda timidement Didier...

— Non, c'est le commissariat de Nogent qui vient d'être avisé de la découverte d'une auto abandonnée dans un garage de Saint-Mandé. Il s'agit d'une Citroën portant le numéro de la voiture de Jerru. Elle a certainement été garée à cet endroit après le crime puisque sa présence au garage où elle était inconnue, remonte à deux jours, trois au maximum...

— Curieux!... fit Didier en se grattant la joue.

— Oui, mais le plus extraordinaire, c'est que cette voiture a été remisée en pleine nuit, par un homme de bonne apparence qui déclara au gardien qu'il viendrait la reprendre sous 48 heures. Il lui demanda aussi de réviser le moteur et de faire le plein d'essence, en vue d'un assez long voyage...

— C'est bien la voiture de Jerru?

— Certes, son nom est sur la plaque et le numéro correspond au registre minéralogique. Jusque-là n'est-ce pas, rien que de très normal. Mais, lorsque le mécanicien eut à visiter la voiture et qu'il ouvrit celle-ci pour examiner le moteur et vérifier les pièces de la direction, il aperçut, à l'intérieur, sur les coussins arrière spécialement, mais aussi sur le siège avant, des taches brunâtres qu'on avait dû tenter de laver, mais qui malgré cette précaution n'avaient pas disparues tout à fait!...

« Alerté aussitôt, mon collègue de Nogent se rendit sur les lieux et acquit la certitude que ces taches étaient bien des taches de sang humain!...

— Ce qui revient à dire, c'est bien ça, patron, que Jerru aurait été agressé dans son auto?...

— Oui... ou transporté dans elle après le crime.

— Pourtant, vous avez dit qu'on avait relevé aussi

des taches suspectes sur le siège avant. C'est donc qu'il conduisait lorsqu'il fut frappé par quelqu'un qui se trouvait alors avec lui, dans sa voiture...

— Probablement!... Mais autre fait, la voiture fut fouillée et on ne trouva rien, ni papiers, ni quoique ce soit des objets qu'on découvre habituellement dans la sacoche des portières. Rien qui puisse permettre l'édification d'une hypothèse!...

— Rien?... fit Didier en écho.

— Rien!... sauf un bouton de culotte.

— Ah... un bouton!...

Le commissaire Valroger sourit :

— Mon cher Didier, vous êtes bien comme Méral, un homme de détails...

— Mais patron!...

— Que voulez-vous que je vous dise de plus, un bouton, c'est un bouton!...

— Pourtant, quelquefois!...

— Oh, je sais, j'ai débuté avant vous. A la manière de Sherlock Holmes, n'est-ce pas : un bouton, c'est énorme!...

— Enfin, patron, ça peut servir...

— Je suis de votre avis, c'est utile, très utile, indispensable même... vestimentairement parlant!...

Et le commissaire Valroger, pour souligner sa boutade s'esclaffa avec bruit.

— De toutes façons, si ça vous intéresse, ajouta-t-il un peu ironique, vous pouvez toujours aller examiner cette trouvaille qui ne manquera pas de vous aiguiller sur la piste sérieuse que vous me paraissez ne pas encore avoir décelée!...

Didier se contenta de fixer le plafond, comme il le faisait chaque fois qu'il ne voulait pas répondre ou dire quelque chose de désagréable.

— Mais, poursuivit Valroger, vous me parliez, lors de la réception de ce coup de téléphone, de faits qui me semblent, eux, avoir une autre importance. Vos dépositions de témoins...

— Voilà patron!...

— Mais qu'attendez-vous?

— Rien!... Il s'agit d'un nommé Prosper. Pour le moment, c'est tout ce qu'on sait : un intime de Jerru, le même qui fut aperçu l'après-midi précédant le crime en plusieurs endroits et ce, en compagnie de la victime...

— Et vous ne le disiez pas!...

— J'allais vous en parler. A ce sujet, la déposition d'un fermier d'Herblay est formelle. Quand Jerru vint chez lui, il pouvait être 4 heures du soir. Il était, à ce moment, accompagné d'un homme qui resta sur la route, auprès de l'auto, tandis que le courtier entrait et encaissait trente mille francs. Ce fermier tient le reçu à notre disposition.

Le courtier et son compagnon repartirent ensuite en direction de Conflans...

— Important, en effet, cela!...

— Ensuite, il y a aussi la déclaration spontanée d'une jeune femme de mœurs suspectes et qui tire la majeure partie de son revenu du commerce de ses charmes!... C'est une habituée des grands cafés qui entourent la gare de Lyon et elle est connue du service des mœurs... Elle affirma avoir consommé, après déjeuner, la veille du crime, c'est-à-dire dans l'après-midi du 3 août, avec deux hommes qu'elle connaissait vaguement pour les avoir plusieurs fois remarqués dans le café. L'un de ces deux hommes lui fixa même un rendez-vous pour le soir, dans un café-tabac de la rue de Châlons. Mais il n'y vint pas!...

— Une péripatéticienne?

— Certainement.

— Qui nous prouve qu'il s'agirait bien de Jerru et de son compagnon?

— Ceci est naturellement plus délicat. La femme Riou, dont il s'agit, plus connue sous le nom de « Ginette » a déclaré que l'un et l'autre de ses compagnons parlaient souvent de bétail et qu'elle avait une souvenance exacte de leurs prénoms qu'elle précisa être Fernand et Prosper. Elle ajouta que Prosper lui avait fixé un rendez-vous. De cela elle se souvient particulièrement car il fredonnait

en lui donnant son nom la célèbre rengaine de Chevalier : « Prosper... et yop-là... boum! » etc.

— Comment a-t-on retrouvé cette fille?

— Je vous l'ai dit, patron, c'est elle qui s'est fait connaître à l'annonce du crime.

— Curieux, curieux!... Il faudra voir cela de très près.

— C'est fait, patron, je l'ai vue ce matin rue de Châlons où elle habite en hôtel...

— Alors?

— Elle m'a confirmé les faits que je vous ai signalés en précisant, comme je lui demandais pourquoi elle avait tenu à les exprimer, qu'elle avait cru reconnaître son ami de rencontre sur les photos publiées dans la presse, à la suite de l'affaire de la Marne...

— Lequel?... Puisqu'ils étaient deux...

— Mais... Prosper, sans doute...

— Les journaux ont publié la photo de Jerru seulement...

Le commissaire Valroger était de plus en plus attentif.

A cet instant son scepticisme un peu ironique du début de l'entretien faisait place à un besoin de classer soigneusement les faits en les analysant pour en dégager une conclusion logique. Didier regardait son chef, se gardant d'interrompre sa méditation et se tenait avec respect devant le bureau encombré de dossiers.

Sans qu'il le veuille, il s'intéressait aux évolutions d'une mouche qui virevoletait autour de la lampe.

Le commissaire se leva.

— C'est tout? fit-il.

— Non, patron. Il y a encore cette mystérieuse disparition qui nous a été signalée par le parquet de Versailles. Il s'agit d'un fermier de Fin-d'Oise, avec qui, justement, Jerru avait rendez-vous le jour de son assassinat.

— Quel rapport?

— La disparition de cet homme date du même jour. Le seul fait que Jerru devait le voir est troublant. Nous avons même pensé Méral et moi qu'il se pouvait que Jerru soit venu encaisser chez ce client une somme importante et que, celui-ci ne pouvant s'acquitter, ait frappé le courtier, l'ait tué, peut-être sans le vouloir, puis, affolé par son crime, ait conduit le corps jusqu'aux abords de Nogent où il l'aurait jeté dans la Marne. Pour clôturer cette hypothèse vraisemblable sinon véridique, il aurait ensuite garé la voiture à Saint-Mandé, pour prendre enfin le large... ou pour se faire justice.

— Vraisemblable en effet, mais pourquoi la Marne entre Nogent et Champigny? Fin-d'Oise offre autant de possibilités pour cacher les preuves d'un tel crime...

— Mais pour dépister les enquêteurs... en semant le cadavre en banlieue, de l'autre côté de Paris...

— Votre hypothèse se tient...

— Oui, mais Méral, qui lui-même l'a émise n'y croit pas.

— Et pourquoi?

— Eh bien, il prétend que cette disparition peut s'apparenter à celle de Jerru ou à celle de Prosper, mais de toute autre manière. D'autant plus qu'il s'agirait d'un gros fermier dont la situation financière était plus que florissante. Il faut donc abandonner l'hypothèse qu'il ait pû tuer Jerru pour n'avoir pas à effectuer son échéance! Il pouvait payer. D'ailleurs rien ne prouve qu'il ne l'a pas fait puisqu'il avait probablement le reçu sur lui, lors de sa disparition...

— Sait-on si Jerru était un familier de cet homme?

— Je l'ignore mais ne le crois pas!...

— Pas d'histoires de femmes, de jalousie entre eux?...

— Qui peut le savoir!... A ce que je vois, patron, vous penseriez qu'il faille chercher sur le terrain passionnel?

— Je sonde l'affaire et l'examine sur toutes ses faces. Au fait, que devient Mme Jerru?

— Méral ne l'a pas encore vue. Elle est chez sa sœur, paraît-il, une sœur dont on ignore l'adresse...

Le commissaire Valroger se leva et arpenta la pièce nerveusement, de long en large.

— Je vais prier le parquet de Versailles de me communiquer les pièces du dossier de cette affaire.

Il resta un instant immobile, comme s'il eût voulu concrétiser sa pensée, puis brusquement reprit ses allées et venues :

— Ainsi, fit-il, au bout d'un instant, voilà où nous en sommes : on trouve un cadavre d'homme dans la Marne, une auto abandonnée dans un garage à Saint-Mandé, un homme disparaît à Fin-d'Oise, Prosper est introuvable, la femme de la victime présumée chez sa sœur à une adresse inconnue. Une autre femme nous fait part d'un rendez-vous manqué à Paris, un fermier a vu un homme avec Jerru à Herblay... c'est bien cela, n'est-ce pas? ?

— Exactement...

— En plus, notre ami Méral... reste tranquillement dans un hôtel de Vincennes où il joue depuis deux jours les « cousins de province », auprès d'une personne qu'il n'a même pas pu voir.

Valroger s'était réinstallé dans son fauteuil.

— Avouez, ajouta-t-il, que le champ des investigations est vaste et qu'à mon avis, son inaction actuelle est incompréhensible!...

— C'est moi qui enquête!... précisa Didier.

— Je sais bien, Didier, je sais bien, mais ne croyez-vous pas qu'il serait préférable que Méral en fît autant ?...

— Il le fait, patron, et ne rentre à l'hôtel que le soir. D'autre part, je sais moi-même qu'il ne reste pas inactif et, si j'ai pris mes quartiers dans le voisinage, c'est pour qu'il existe plus de cohésion dans nos recherches lesquelles se coordonnent en se complétant. Personne ne peut s'étonner de nous voir trop souvent à cet endroit puisque nous y habitons.

Par ailleurs, on ignore tout sur votre véritable identité et le but que nous y poursuivons !...

— Décidément ! grogna Valroger, voici une affaire bien mal partie et je vous « fous » mon billet que l'assassin doit déjà, avec ses cent sacs, avoir mis entre lui et nous une distance plus que respectable!... Il nous a eus, mon vieux... Oh! je ne veux pas vous décourager, mais votre méthode me paraît un paradoxe...

— L'essentiel c'est de réussir, patron!...

— Bien sûr, mais comment réussir dans de telles conditions. C'est exactement comme si un chasseur calait son fusil entre deux branches et qu'il attende tranquillement que le gibier éventuel vienne juste en face, se placer dans la trajectoire de son projectile!

— L'image est brutale...

— Mais elle est exacte. Au fait, vous voyez Méral ce soir?

— Certainement, comme d'habitude.

— Eh bien, dites-lui donc qu'il vienne demain au rapport.

Valroger avait dit cela sur un ton monocorde, mais on sentait, par l'absence voulue d'affabilité, qu'il désavouait la façon dont son fidèle et pourtant talentueux collaborateur conduisait cette malheureuse affaire.

— C'est tout, patron? Pas d'autre communication? demanda Didier.

— C'est tout. Je lui dirai ce que j'ai à lui dire demain. En attendant, faites pour le mieux!

Didier prit congé de son chef et sortit du bureau. Dans le couloir, il rencontra son collègue Marry.

— Salut, Didier... ça gaze? fit ce dernier qui appartient à la brigade des garnis.

Didier fit claquer ses doigts comme des castagnettes.

— Mal! Je viens de me faire « savonner » par le patron.

— T'en fais pas, vieux... ça se tassera!

Le jeune policier haussa les épaules. Il avait déjà

acquis la dose de philosophie nécessaire pour faire un bon inspecteur en supportant toutes les « enguirlandes », aussi est-ce en sifflotant qu'il se perdit dans l'ombre des couloirs qui sont en même temps la honte et l'orgueil de la vieille bâtisse du Quai...

CHAPITRE VI

L'X...

Méral était revenu à l'hôtel et c'est là que je le rencontrai.

Moi aussi j'avais été poussé par ma curiosité professionnelle et, mon Dieu, pour savoir quelque chose, je m'étais rendu, à mon corps défendant, rue des Bois, à l'hôtel Saint-Merri.

Quand j'y entrai et qu'il m'aperçut, Méral qui se trouvait comme par hasard dans le vestibule, eut un regard réprobateur et, comme l'hôtelière me regardait, je fis l'idiot, ce qui me va parfois assez bien et retirai la main que spontanément je lui avais tendue :

— Pardon, Monsieur!... fis-je. Une ressemblance certainement. Je vous prenais pour un mien ami!

— Aucune importance ! répondit Méral, magnanime, mais furieux, je le sentais et qui retint son explosion.

— De suite (il n'en fallait pas plus), je déduisis que l'inspecteur ne tenait pas à être reconnu et dès lors, fis de mon mieux pour me donner une attitude de circonstance afin de réparer, si faire se pouvait, la gaffe que je venais de commettre.

— Vous désirez, Monsieur, fit l'hôtelière en s'adressant à moi.

Ne sachant quoi répondre maintenant que j'étais grillé, je brodais aussitôt :

— Mais... voir M. Carasson!

J'avais dit comme cela le premier nom qui m'était passé par la tête, c'était celui de mon dentiste.

— Je ne connais pas ce monsieur!

— Voyons, répondis-je, je n'ai pas sa lettre sur moi mais il m'a convoqué et m'attend aujourd'hui à l'hôtel du Globe, rue des Bois... Alors, n'est-ce pas!...

J'avais vu en passant, heureusement, un autre hôtel quelques maisons avant d'arriver à celui-ci et qui s'appelait ainsi.

— Monsieur, rétorqua la brave dame, vous n'êtes pas où vous pensez. Ici, c'est l'hôtel Saint-Merri!...

Elle avait dit cela d'un petit air pincé qui me laissait aussitôt supposer qu'elle ne devait pas être en très bons termes avec la patronne de l'hôtel voisin...

Je m'excusais naturellement de cette méprise et allais me retirer lorsque Méral, qui tranquillement fumait dans un fauteuil, me sauva, à son tour la mise :

— Je vais vous y conduire, Monsieur...

— Volontiers! répondis-je. Et je vous remercie de votre amabilité.

— Ne me remerciez pas, c'est tout naturel et c'est tout près! J'allais justement sortir et il ne m'en coûtera pas beaucoup de vous mettre à la porte de cet hôtel qui se trouve sur mon chemin, à deux pas d'ici...

Aussitôt je compris que Méral voulait me parler aussi j'acceptai son offre bien qu'il me soit venu un instant la folle envie de lui refuser, rien que pour le mortifier et lui montrer que les journalistes sont parfois aussi tenaces et aussi têtus que les policiers...

Nous sortîmes donc.

Une fois dehors, Méral me souffla :

— Entrez au Globe, demandez M. Didier et attendez-moi.

— Entendu! fis-je, heureux malgré moi de cette marque de confiance.

Il me laissa devant l'hôtel dans lequel j'entrai délibérément. Comme il me l'avait indiqué, je demandai M. Didier.

— Il n'est pas encore rentré, me répondit une accorte soubrette qui me sembla passablement délurée.

— C'est bon, je l'attendrai, si du moins cela est possible...

— Et pourquoi pas, Monsieur?

Elle me regardait drôlement, si drôlement même que j'en fus gêné tout à coup, malgré son air aimable. A sa suite pourtant j'entrai dans une petite pièce où je trouvai, comme dans un club, un fauteuil confortable et des journaux. J'utilisai les uns et l'autre mais mon attente ne fut pas de longue durée car je vis bientôt paraître Méral qui, à son tour, mais en habitué me sembla-t-il, fut introduit dans le petit salon.

Je ne lui parlai pas.

— Tiens, bonjour, cher ami, fit-il en me tendant la main. Vous venez voir Didier?

— Comme vous le voyez!

— Parfait, toutefois, comme il n'est pas là, nous allons l'attendre ensemble, si je ne vous gêne pas.

— Mais avec plaisir, voyons!

La soubrette, qui n'était pas ressortie, demanda avec un sourire trop engageant :

— Ces Messieurs ne désirent rien?

Méral me regarda :

— Au fait si, fit-il, servez-nous donc l'apéritif. Et il commanda deux Martinis.

La belle fille sortit en minaudant, roulant à l'envie de belles hanches fort potelées.

— Une maison un peu trop accueillante ici, me souffla le policier en souriant. J'y ai logé Didier; il ne doit pas s'embêter!

— Les compensations doivent être délicates ! émis-je.

— Sans aucun doute, mais il n'y est presque jamais !

— Alors, dans ce cas, il doit s'ennuyer de ne pas y être.

— Si vous le voulez !

Et la conversation tomba comme par hasard au moment où la jeune soubrette entrait à nouveau, portant un plateau chargé de verres et de bouteilles. Elle servit puis ressortit.

Alors, l'inspecteur Méral se leva, alla vers la porte et discrètement l'écouta s'éloigner.

— Bon! fit-il en revenant vers moi et tout en allumant un de ces « voltigeurs » qu'il prétend voluptueux mais que je n'ai jamais moi-même pu fumer en entier sans qu'ils me fissent tousser. Vous avez bien fait tout à l'heure de feindre de ne pas me reconnaître. Je craignais de votre part une gaffe énorme que je ne vous aurais pas pardonnée...

— Mon cher Méral ! fis-je un tantinet prétentieux, j'avais bien compris que vous étiez là *incognito*...

— Mais pourquoi y veniez-vous, vous?

— Oh! moi, je désirais interviewer Mme Jerru...

— Ouais!...

Et il grogna :

— Encore une enquête « à la godille ». On trouve que ça ne va pas assez vite, il faut donner sa pâture quotidienne à l'opinion publique, il faut des documents sensationnels, des découvertes effarantes, des révélations inattendues, des méfaits effroyables, des secrets dévoilés par des interviews exclusives.

— Arrêtez! lui dis-je, mais il continua :

— Autrement dit, il vous faut de la copie, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai du menton.

— Et pourquoi donc vouliez-vous voir Mme Jerru? Vous ne pouvez pas lui ficher la paix à cette femme?

— Oh! simple curiosité de reporter...

— Pas autre chose ? Vraiment?

— Ma foi non, que voulez-vous d'ailleurs qu'il y ait autrement...

— Vous ne me paraissez pas sincère...

— Est-ce un interrogatoire ?

— Si vous le voulez, car votre démarche ici m'intéresse.

— Admettons! On a dit qu'elle était si belle, cette Mme Jerru que j'ai à peine entrevue hier au commissariat, que l'envie m'est venue, enfin j'ai eu la curiosité de pousser mes indiscrètes visites jusqu'ici!

— Une veuve évidemment, même depuis peu, peut avoir besoin de consolateurs !

Il avait dit cela sur un ton ironique qui me déplut.

— Notez que je ne pensais pas vous trouver ici! ajoutai-je.

— Oui, bien sûr et ça vous embête, hein? Vous auriez tant aimé tripatouiller l'affaire à votre façon...

— Qu'allez-vous insinuer, Méral ! m'exclamai-je piqué au vif. Loin était ma pensée mais je désirais, ça je vous l'avoue, la voir de près et l'interviewer, avec tous les ménagements bien entendu...

— Eh bien, vous en avez un sacré toupet!

— Et pourquoi? répliquais-je en bondissant.

— Je ne l'ai même pas interrogée, moi. Je ne l'ai même pas vue et pourtant, il me semble qu'entre nous deux, la priorité doit aller au policier! Vous ne croyez pas ?

— Mais si, naturellement!

— Merci, vous êtes intelligent. C'est tellement rare!

— Oh! fis-je modestement, il y a des choses qu'il est bon de comprendre, des moments où l'on doit comprendre et d'autres aussi où le meilleur moyen de ne pas s'attirer des ennuis est de faire l'imbécile. C'est ce que j'ai fait tout à l'heure à l'hôtel Saint-Merri, quand je vous ai aperçu. C'est ce que je fais encore en vous donnant raison maintenant! Avouez que je ne réussis pas trop mal!

— Quels gens empoisonnants que ces journalistes !

— Et pas si bêtes que ça! Vous venez de le dire.

— D'accord, d'accord. Ce qui me chiffonne, c'est votre visite ! Pourquoi cette insistance à vouloir joindre une personne qui, en plus de son malheur, n'a nul besoin de recevoir des « bavards ». Que ne respectez-vous pas mieux la douleur des gens et votre insistance frise le manque absolu d'éducation. Cette femme souffre! Pourquoi venir pour lui poser des questions douloureuses et remuer des faits qui pour être récents, n'en sont pas moins personnels et au surplus ne vous regardent pas...

— Mais, mon cher Méral... peut-être pour les mêmes raisons que vous...

Le policier se gratta la tête en un mouvement familier Visiblement, ma réponse nette et précise le démontait car il ne l'avait point prévue aussi incisive. Mais il se reprit aussitôt et sourit avec une affabilité forcée en levant son verre qu'il porta à ses lèvres avec un geste vif.

—A votre santé, ami! fit-il en essuyant sur le revers de son veston une malencontreuse goutte qui s'y était venue perdre durant le feu de son mouvement.

— A la vôtre... Méral! répondis-je.

Mais le goût du vermourth me restait dans la gorge!

Didier n'arrivait toujours pas et l'inspecteur qui s'impatientait consulta sa montre bien qu'une pendule dorée, de style baroque, qui trônait sur la cheminée, dut marquer l'heure exacte, comme on dit, à quelques minutes près!

— Que peut-il bien faire? pensa-t-il tout haut.

Naturellement je m'abstins de répondre.

Alors, tout en buvant son verre à petites gorgées, il se mit à circuler dans la pièce, visiblement énervé.

— Je vais m'en aller car je vois que je vous gêne! fis-je pour dire quelque chose qui meublât notre double silence.

— Non pas! Je vous ai prié de venir ici, restez. Mais je m'inquiète du retard de Didier qui est toujours ponctuel.

— Je ne voudrais pas être indiscret.

— Vous ne l'êtes pas, patientons...

— Patientons!

Visiblement Méral, de plus en plus surexcité, m'adressa ce que l'on appelle un sourire forcé.

Didier entra alors, en coup de vent, ce qui coupa court à notre colloque. En m'apercevant et ne me connaissant pas, il eut un instant d'hésitation : devait-il parler ?

Méral le mit à l'aise :

— Tu peux tout ce que tu peux naturellement, c'est un ami... mais aussi un journaliste!

— Un « bavard », en terme poli, dis-je alors pour mettre le nouveau venu à l'aise, mais un « bavard » qui n'en dit jamais trop long, n'est-il pas vrai, Méral ?

— Ouais!... Je me méfie toujours de vos rotatives. Elles impriment parfois ma pensée avant que je l'ai émise devant vous!

— Alors, mon cher Méral, admirez notre puissance de déduction.

Mais Didier faisait une drôle de tête. Il semblait flapi comme une jeune salade que le vent aurait trop longtemps caressée.

— Qu'y a-t-il donc? interrogea Méral inquiet tout à coup de la mine peu engageante de son confrère.

— Il y a des tas de choses : d'abord, le patron trouve les combines anormales. Il ne comprend rien lui, n'est-ce pas? Alors il se figure que nous faisons traîner le truc et que pendant ce temps, qu'il considère comme perdu, le « salop » qui a fait le coup a pu prendre ses précautions et se débiner.

— Il t'a dit ça ?

— Comme je te le répète. Mieux même car moi, j'arrange ça pour ne pas te faire de la peine.

— Didier... A ce point-là?

— Oh! oui... Il m'a carrément fait comprendre que ça n'allait pas!

Méral ne disait plus rien. Doucement, il avait vidé son verre et tout en essuyant ses lèvres avec son

mouchoir, il s'était mis à marcher jusqu'à la fenêtre.

— Ce n'est pas tout, continua Didier. Valroger veut te voir demain au rapport!

— Quand l'as-tu vu toi ?

— Tantôt! Je suis allé ensuite à Fin-d'Oise chez la femme du propriétaire disparu, Mme Crozalet. J'ai la photo!

— Fais voir...

— Voilà!

— Tiens, tiens! Il me semble avoir vu cette tête-là quelque part...

— Crozalet avait plus de vingt mille francs sur lui quand il partit au rendez-vous de Jerru...

— Ah! ah! voici qui éclaire l'affaire d'un jour tout nouveau.

— D'ailleurs Mme Crozalet est persuadée que son mari a été assassiné.

Méral s'assit et se prit la tête entre les mains comme s'il eût voulu condenser le travail cérébral qui s'effectuait en lui à cet instant...

— Ceci change mes batteries, fit-il. Nous allons montrer à Valroger ce dont nous sommes encore capables. Je garde cette photo et rentre à l'hôtel Saint-Merri. Toi, tu vas aller à la gare de Lyon où tu tacheras si possible, mais il le faudrait, de retrouver la femme Riou, dite Ginette en galanterie...

— Je l'ai vue ce matin!

— Je te demande de la retrouver et de la filer très étroitement! Quant à vous, fit-il encore en s'adressant à moi, si dans votre vie de journaliste vous tenez à rendre service une fois à la police, je vous embauche!

— D'accord, mon vieux, répondis-je heureux malgré moi de cette bonne aubaine. Je vous ai assez embêté jusqu'à présent pour vous aider un peu... Mais que devrai-je faire?

— C'est simple, rester dans la rue ! Vous connaissez les principaux personnages de cette affaire, Mme Jerru par exemple que vous teniez tant à voir

tout à l'heure. Vous surveillerez donc particulièrement ce qui peut se produire dans la chambre située juste au-dessus du hall. C'est là où elle habite. La mienne est à côté. D'après mon enquête, Germaine Jerru viendra ici ce soir, seule ou accompagnée...

— Mais on va me remarquer, fis-je. La rue est si peu fréquentée...

— C'est le seul inconvénient, mais comme on ne vous connaît pas, vous ferez comme si vous attendiez votre bonne amie... Le cas est assez fréquent par ici...

— Si l'on me voit, on se méfiera!

— Il y a un petit bistrot un peu plus loin d'où vous pourrez facilement voir ma fenêtre. J'insiste sur ce point parce qu'aussitôt que je ferai signe en éteignant trois fois la lumière à espaces réguliers, vous devrez joindre Didier ici. Tu seras revenu j'espère, ajouta alors Méral à l'adresse de son collaborateur.

— Si c'est ainsi, je pars tout de suite.

— C'est cela, file et ramène Ginette Riou, si tu le peux, avant neuf heures...

— Quand on est beau garçon!

— Ça va! ça va, la rigolade est finie. Business!

Didier s'éclipsa.

— Maintenant à nous deux, fit Méral en s'approchant de moi.

Et il m'exposa, à voix basse, le plan qu'il avait conçu en m'expliquant par le menu ce qu'il attendait de moi.

Puis, nous nous séparâmes.

CHAPITRE VII

où ça se complique!

Didier était parti.

De mon côté j'avais rejoint mon poste d'observation et Méral avait regagné l'hôtel Saint-Merri. Une heure s'était passée ainsi et je ne perdais pas de

vue les fenêtres de l'hôtel, celle de Méral particulièrement, ainsi que j'en avais reçu mission. Mais il me sembla qu'elle n'était pas seule éclairée et que, visiblement, celle d'à côté qui correspondait au logement de Jerru l'était aussi.

— Comment se fait-il? pensais-je. Je n'ai pourtant vu personne pénétrer dans l'hôtel depuis que Méral y était entré.

Quelques instants plus tard, la lumière s'éteignit. Il n'en brillait plus qu'une dans la chambre de Méral où, subitement, elle cilla trois fois, à intervalles réguliers, comme il était convenu...

C'était le signal que j'attendais.

Ausitôt, fidèle à la consigne reçue, je quittai le bistro, dont le patron n'attendait que mon départ pour fermer et, d'un pas tranquille, je me dirigeai vers l'hôtel du Globe distant d'une centaine de mètres.

Didier n'était pas revenu. Par contre, Méral me rejoignit aussitôt et comme je lui signalais que j'avais vu le logement des Jerru éclairé, il sourit malicieusement.

— C'était moi... fit-il, qui y opérait une petite perquisition.

— Quel résultat? demandais-je.

— Pas très important! une photo de Jerru et un mouchoir taché de sang, mais si peu...

— Mme Jerru n'est donc pas venue ?

— Non, mais il reste à peu près certain qu'elle viendra. Alertée par l'hôtelière, vous pensez bien qu'elle ne doit pas tenir à rencontrer ce « cousin » inconnu qui ne lui dit rien de bon! Il est donc probable qu'elle repassera à l'hôtel lorsqu'elle saura, par un coup de téléphone préalable, que je suis sorti!

Malgré moi, bien que le connaissant de longue date, je commençais à douter de la perspicacité légendaire du policier.

Pourquoi dons changeait-il d'idée alors qu'une heure auparavant, il m'avait exposé un plan qui ne manquait pas d'ingéniosité ?

— D'ailleurs, j'ai l'adresse de sa sœur! ajouta-t-il.

Là-bas, au bout de la rue, une auto arrivait.

C'était Didier!

Mais il ne descendit pas de voiture.

— Montez! cria-t-il et en vitesse. Il y a du nouveau là-bas...

Nous obéîmes aussitôt et Didier donna au chauffeur l'adresse de la rue de Châlons.

— Enfin, que se passe-t-il, interrogea Méral furieux d'abandonner ainsi une « planque » qu'il avait si bien préparée...

— Il se passe que la femme Riou, enfin la « Ginette » a été assassinée!

— Non? ça n'est pas possible! émit Méral.

— C'est moi qui ai découvert le crime...

— Mais alors?

Le taxi qui marchait à bonne allure dans les rues libres de tout encombrement, arrivait bientôt rue de Châlons. Là-haut, dans une chambre modeste d'hôtel meublé, sous la lumière crue de l'ampoule non voilée, un médecin examinait la fille.

Didier expliqua à Méral et aux enquêteurs qui venaient d'arriver :

— J'étais venu pour l'interroger et tâcher de l'emmener avec moi, comme l'inspecteur Méral me l'avait demandé. Surpris de ne pas obtenir de réponse après avoir longuement frappé à sa porte, j'étais redescendu voir le patron qui m'avait affirmé que sa locataire était bien dans sa chambre. C'est alors qu'il remonta avec moi et ouvrit avec sa double clef.

Sur son lit, la malheureuse jeune femme gisait inanimée, à demi-nue, sa chemise qui seule la voilait ayant été déchirée par la lutte qu'elle avait dû soutenir contre son assassin. Autour d'elle du sang qui s'échappait de deux blessures, l'une au cou, l'autre sous le sein gauche. C'est alors que j'enjoignis à l'hôtelier d'alerter la police et un médecin, en priant

qu'on ne touchât à rien! Et j'ai filé en vitesse, en taxi, pour te prévenir...

Méral se gratta la tête. Evidemment ça se corsait!

— Il est probable, fit-il, que ce meurtre a une corrélation évidente avec l'affaire que nous poursuivons.

— Je ne vois pas bien! fit le secrétaire enquêteur.

— Pourtant, c'est simple. Cette fille a fait des déclarations tout dernièrement sur son entrevue avec deux hommes, dans l'après-midi même du soir où Jerru, vous savez bien, le noyé de la Marne, fut assassiné...

— Vous croyez qu'il y aurait corrélation?

— Peut-être! renchérit Didier. Par crainte sans doute qu'elle ne parle encore et de façon plus positive, le tueur du courtier a sans doute jugé opportun de la supprimer aussi, ce qui, tout en diminuant nos chances de le découvrir, augmentait sa propre sécurité. Qui a-t-elle reçu ici?

L'hôtelier qui était présent à l'entretien, eut un geste vague, imprécis...

— Je n'ai vu personne venir la demander.

Méral pria alors l'hôtelier de faire venir la bonne de service et reposa à celle-ci la même question.

— Non, Monsieur, je peux vous l'affirmer, personne n'est venu voir Mlle Ginette, ce soir...

— Vous en êtes sûre?

— Absolument...

Evidemment, le meurtrier n'avait aucune raison de se montrer, ni même de se faire remarquer. Il devait connaître la chambre et l'étage ce qui lui avait permis de s'introduire dans l'hôtel avec toute la discrétion voulue, de commettre son forfait, puis de repartir comme il était venu, sans attirer l'attention de personne.

— Vous n'avez pas non plus remarqué d'allées et venues anormales dans le couloir ou l'escalier?

— Les allées et venues des locataires que je connais bien, ce qui n'a certainement aucun rapport avec cet accident. Seule, une femme est descendue

ce soir que je n'ai jamais vue ici. Elle devait venir de chez le 24...

— Nous sommes ici au 26. A deux portes près. Etes-vous sûre de ne pas vous tromper? Cette femme vous la rappelez-vous?

La jeune bonne eut une moue embarrassée.

— Il faisait si sombre, vous savez!

— Etait-elle jeune, élégante?

— Ma foi, autant que je puisse me rappeler, elle n'était pas mal!

— Ouais! grogna Méral. Et qui habite au 24?

— Un Algérien!

— Que fait cet Algérien?

— Il est homme de peine à la gare...

Méral se gratta la tête longuement, tout en regardant Didier.

— Nous voilà bien avancés! fit-il.

A ce moment, le médecin qui pansait la blessée se relevait.

— Cette femme ne paraît pas très sérieusement atteinte. La balle placée sous le sein a épargné le poumon. Elle est ressortie dans le dos sans trop de dommage et a pénétré dans le matelas. Celle du cou, plus grave, a provoqué une abondante hémorragie, ce qui lui a fait perdre connaissance. Mais la blessure par elle-même n'est pas dangereuse, le projectile n'ayant qu'éraflé les chairs...

— Pouvez-vous la ranimer de suite, docteur? interrogea l'inspecteur Méral.

— Oui, je le pense, à moins qu'elle ne soit trop affaiblie par la perte de sang que j'ai constatée assez abondante.

— Faites, si vous pouvez, docteur.

Et le policier s'était rapproché. D'un doigt, il fouillait dans le trou fait au matelas par la balle qui avait traversé le corps de la jeune femme. Au bout de quelques instants, il retrouva le projectile qu'il extirpa des crins, essuya soigneusement après le drap de lit et qu'il mit, avec son geste habituel, dans sa poche.

— 6/35! fit-il. L'arme des crimes discrets! Ça fait peu de bruit!

Bientôt, grâce aux efforts du médecin, la blessée revenait à elle. L'œil hagard, elle regarda tout ce monde qui emplissait sa chambre puis, par réflexe, se mit à crier!

— Ne me tuez pas, ne me tuez pas! Je ferai ce que vous voudrez!

— Voyons, voyons, du calme!... fit Méral paternel, en tapotant sur les joues de la malheureuse.

— Grâce! Je ne veux pas mourir!

— Mais non, ma petite, mais non, vous ne mourrez pas. Pourquoi avoir tant peur, nous sommes là pour vous soigner!

La pauvre fille tremblait de tous ses membres, convulsivement.

— Ne craignez rien. Nous sommes là pour vous protéger, pour vous sauver! dit à son tour le docteur en vérifiant une dernière fois ses pansements.

Puis, s'adressant au secrétaire :

— Il faut la faire transporter à l'hôpital, car elle a dû subir une commotion très forte et son équilibre mental!...

Méral qui s'était éloigné un instant pour conférer avec le secrétaire, se rapprocha du lit.

— Ginette! appela-t-il presque tendrement. Qui est venu vous voir ce soir, rappelez-vous?

Les lèvres tremblantes de la jeune femme s'agitèrent.

— Une femme! émit-elle faiblement.

— Une femme... tiens, tiens! Et vous la connaissez?

— Non!

Le docteur revint alors et fit absorber à la blessée un cordial que venait de remonter l'hôtelier.

— Je ne vais pas mourir? Dites? interrogea-t-elle dans un souffle inquiet.

— Mais non, mon petit, heureusement! fit Méral qui, à ce moment-là, se retrouvait un cœur.

— Qui êtes-vous, vous autres?

— La police, mon petit!

— Ah! la police... mais alors?

— Alors c'est pour cela qu'il faut parler, dire tout ce que vous savez sur cette curieuse agression. Pourquoi cette femme est-elle venue chez vous, ce soir?

— Je ne sais pas! Je l'avais rencontrée au café dans la soirée. On avait causé de choses et autres. Elle avait l'air de me connaître mais moi, j'en suis sûre, je ne l'avais jamais vue.

— Je commence à comprendre. Cette femme désirait vous parler en particulier.

— Oui, elle me l'avait demandé.

— Alors vous lui avez donné votre adresse?

— Oui, mais comme elle ne voulait pas se faire remarquer, je lui donnai aussi le numéro de ma chambre où elle vint bientôt me rejoindre car j'étais rentrée avant.

— Continuez! souffla Méral.

— J'attendais donc assise sur mon lit, lorsqu'elle est entrée. Elle m'a dit à peu près d'une voix légère: « Ma petite, si tu crois avoir des péchés sur la conscience, fais ton acte de contrition. » J'ai ri, comme vous auriez certainement fait vous-même, tant c'était comique. Il y a comme cela des anormaux que l'idée de la mort surexcite! Mais elle tenait son « pétard » à la main et faisait une telle tête que j'eus peur soudain.

— Tu as pris mon ami, me dit-elle, tu l'as donné aux policiers... je vais t'abattre!

Alors je me suis mise à crier et j'ai voulu me lever afin de me sauver, mais déjà elle tirait sur moi! Le sang me coulait de partout et... je perdis connaissance.

Ginette à bout de force s'arrêta et se mit à pleurer doucement...

Méral la laissa faire. Sans le vouloir, il regardait cette belle fille qui sanglotait comme une gosse qu'on vient de priver de dessert.

— Comment était cette femme, Ginette?

— Grande et belle, autant que je me souvienne.

— Il faut vous souvenir, rappelez-vous bien, car tout ce que vous allez dire est très important.

— Elle était très bien habillée.

— Comment? vous rappelez-vous?

— En noir, oui je me souviens, tout en noir!

Méral fit répéter, puis répéta ensuite pour lui-même :

— Tout en noir... tiens, tiens!

Puis il resta un instant silencieux.

— Connaîtriez-vous par hasard ce monsieur? fit-il brusquement en montrant à la blessée la photographie de Jerru...

— Mais oui ! fit Ginette sans hésitation. C'est l'homme avec lequel j'ai déjeuné l'autre jour au Terminus.

— Vous l'avez revu, depuis?

— Oui, deux fois!

— Que vous a-t-il dit? Parlez franchement sans chercher à nous raconter des histoires.

— Eh bien, il m'a dit qu'il était marié et qu'il ne fallait pas que sa femme sache qu'il venait me voir...

— Ces choses-là, évidemment! Et quelle impression vous a-t-il fait?

— Il était drôle, taciturne. Ah! ça n'était plus le même homme que celui que je rencontrais parfois en compagnie de M. Prosper...

— Celui pour lequel vous avez déposé l'autre jour n'est-ce pas?

— Oui!

— Vous n'avez pas trouvé tout cela louche?

— Ma foi non!

Méral se releva en souriant. C'était la première fois depuis le début de cette enquête que je le voyais sourire de la sorte, sans arrière-pensée.

— C'est bon, je crois qu'il vaut mieux ne pas fatiguer cette enfant, fit-il. Qu'on la transporte donc à l'hôpital où j'irai l'interroger demain, si besoin est, et si toutefois vous n'y voyez pas d'inconvénients, monsieur le Secrétaire.

— Mais en aucune façon, monsieur l'Inspecteur principal!

Méral fit signe à Didier :

— A nous deux, maintenant, et en vitesse. Tu as compris?

Didier fit signe que non.

— Tant pis, je t'expliquerai cela plus tard...

Puis, s'adressant à moi qui n'avait rien perdu de toute cette scène :

— Plus besoin de vous, merci et *motus* pour l'instant!

Par politesse j'acquiesçai...

Méral et Didier quittèrent aussitôt la chambre de Ginette et dévalèrent l'escalier à toute vitesse.

Où allaient-ils?

CHAPITRE VIII

COUP DE THÉATRE...

— Mon vieux, disait l'inspecteur principal Méral à son collègue Didier, dans le taxi qui les emmenait: Pour un « cassement », c'est un « cassement » ! Comment t'y retrouverais-tu, toi?

— Oh! moi, répondit Didier, je n'ai pas à avoir d'idées à ce sujet. Je me borne à te suivre et c'est suffisant pour mes petites capacités. Où allons-nous maintenant ?

— Je n'en sais rien encore!

— Mais tu as dit au chauffeur : à Herblay!

— Oui, peut-être, mais j'ai changé d'avis! J'aurais voulu voir ce fermier qui déposa aussi spontanément, parce qu'un instant j'ai craint qu'on lui ai fait subir le même sort qu'à cette pauvre fille. Mais j'ai pensé aussi que cela n'apporterait rien de plus à l'enquête.

— Alors, où allons-nous?

— Chez la belle-sœur de Jerru!

— Tu as l'adresse ?

— Dame!

Et ouvrant la glace de communication, il donna celle-ci au chauffeur.

Le taxi roulait dans les rues désertes puis au bout d'une bonne demi-heure s'arrêta devant un immeuble de confortable apparence, rue d'Hauteville.

— Vous attendrez ici! ordonna Méral au conducteur.

Et il pivota, appuyant aussitôt, d'un geste nerveux, sur la sonnerie de l'immeuble. Un claquement sec répondit : la porte s'entre bâillait.

— Viens! souffla Méral à son collaborateur.

Tous deux s'engagèrent dans le couloir sombre. D'un jet de sa batterie de poche Didier trouva le bouton de la minuterie qu'il actionna, puis ils frappèrent chez la concierge qui en colère d'être brusquement réveillée, vint dans le vestibule en bougonnant.

— Mme Jerru? demanda Méral sans autre préambule.

— Ce n'est pas ici! grogna la pipelette.

— Mme Jerru habite chez sa sœur et sa sœur, Mme Vélie, habite cette maison...

La brave dame se frotta les yeux.

— Qui êtes-vous? interrogea-t-elle.

— Police, Madame...

— Ah! c'est ennuyeux cela, mais Mme Jerru est sortie ajouta-t-elle, ne s'étant bien éveillée qu'au mot de : police.

— Depuis quand?

— Depuis tantôt... Il pouvait bien être quatre heures.

— Vous êtes sûre qu'elle n'est pas rentrée?

— Ma foi, je ne l'ai pas vue... Faut dire que je ne suis pas toujours dans ma loge à guetter les locataires...

— Où habite Mme Vélie?

— Troisième à droite.

— Parfait... Merci, vous pouvez vous recoucher.

Les deux policiers montèrent, puis aussitôt arrivés sur le palier sonnèrent à une porte où on lisait sur une plaque de cuivre : VÉLIE, commission-exportation.

Un long moment s'écoula, silencieux.

Dans l'escalier sombre, les deux inspecteurs attendaient qu'on vint leur ouvrir. Parfois la lueur furtive produite par le « voltigeur » de Méral lorsqu'il tirait dessus, leur éclairait le visage!

Rien ne bougeait!

La sonnerie déclenchée une fois de plus par un coup de pouce de Méral, retentit à nouveau ! On l'entendit se répercuter dans l'appartement qui devait être désert puisque personne ne venait.

Alors Méral frappa.

— Qui est là? fit une voix, enfin.

— Ouvrez vite... c'est de la part de Germaine! dit alors l'inspecteur sur un ton affolé...

— Qu'y a-t-il ? redemanda la voix, une voix d'homme, de l'autre côté de l'huis.

— C'est très grave!

L'inspecteur crut entendre une sourde imprécation. Il allait coller son oreille contre la porte lorsque soudain celle-ci s'entre-bâilla juste ce qu'il fallait, retenue qu'elle était par un verrou de sûreté.

— Je veux voir Mme Vélie de suite! fit Méral.

— Non, Monsieur, à cette heure-là c'est impossible.

— Il le faut, cependant, sans quoi!

Méral sentait bien que l'autre n'ouvrirait pas. Par ailleurs, il ne lui était pas possible, même avec l'aide de Didier, de forcer la porte retenue solidement par son système de protection. Pourtant il fallait qu'il entre, coûte que coûte et n'ayant pas le choix, il sortit son revolver tandis que sa main gauche brandissait sa lampe électrique dont il dirigea le pinceau sur l'homme qui s'obstinait.

— Ouvrez! où je fais sauter la porte! cria-t-il.

L'autre recula dans l'ombre mais n'ouvrit pas et le policier perçut même un ricanement.

— C'est bon! fit-il alors en remettant son arme dans sa poche. Tant pis pour elle et pour vous...

Didier, qui fouinait sur le palier, avait aperçu une ouverture donnant vraisemblablement sur l'appartement en question. Ce vasistas entre-bâillé était d'un accès facile.

— Reste-là ! souffla-t-il à Méral et retiens-le autant que tu pourras! Surtout, empêche la porte de se refermer.

— Où vas-tu?

— T'en fais pas, j'ai ma combine!

D'un rétablissement, il se hissa vers la lucarne par laquelle il disparut dans l'appartement.

En lui-même Méral sourit.

— Ça sert tout de même à quelque chose d'être champion de la préfecture, pensa-t-il.

A ce moment, il perçut un bruit de lutte à l'intérieur, accompagné de sourds grognements d'injures.

— Entre! criait Didier, aux prises avec l'homme!

Méral poussa l'huis qui céda cette fois. Didier ayant forcé le système.

A deux, les policiers eurent tôt fait de réduire à l'impuissance l'autre qui écumait d'une rage non contenue.

— Bande de gangsters! criait-il tout haut comme s'il eût voulu ameuter le quartier...

Mais sa voix restait sans écho, l'immeuble étant en majeure partie occupé par des bureaux de maisons de commerce toujours vides la nuit!

— Ta bouche! fit enfin Méral excédé, en refermant la porte derrière lui. Passe-lui les ficelles...

Rapidement Didier tirant les bras de l'individu derrière son dos, lui mit les menottes.

— Tu as compris, maintenant ? demanda le policier.

— Rien encore! Que signifie cette comédie?

— Nous te le dirons tout à l'heure. Tu es seul ici?

— Que vous importe...

— Nous sommes curieux par métier, mon vieux...

Fais-nous donc faire le tour du propriétaire...

Mais l'appartement était vide.

— Très bien! fit Méral, nous allons rester dans ce bureau à bavarder. Toi, Didier, tu te mettras en faction à la porte et toute personne qui entre, tu t'en assures sans explication. En bas, discrètement, pour ne pas être en contravention avec les récents arrêtés sur les bruits nocturnes, le chauffeur klaxonnait.

Méral fit asseoir l'homme.

— Alors, si nous parlions de cette affaire Jerru?

— Jerru? Je n'ai rien à voir avec cet homme que je ne connais pas.

— Tu ne le connais pas... parfait. Alors, où sont tes papiers?

L'homme fit signe qu'il ne lui était pas possible de les montrer, ses mains étant solidement retenues derrière son dos par les menottes.

Méral le fouilla et vida le contenu de ses poches sur le buvard de la table-bureau. Puis il examina le tout.

— Tiens, tiens! fit-il au bout d'un moment, tu possèdes des papiers bien bizarres!

— Je suis ici chez moi et entends y être respecté.

— Entendu monsieur Vélie, entendu. Mais me diras-tu où est ta femme ?

— Ma femme... que vous importe. Elle est au théâtre avec des amis...

— Bonne distraction... Mais dans ce cas elle ne va certainement pas tarder à rentrer, si elle rentre ici! C'est gentil de laisser sa femme sortir seule ainsi le soir, mais ça n'est pas très prudent...

L'homme haussa les épaules et Méral remarqua qu'il suait à grosses gouttes.

— Il fait chaud... hein? dit-il en souriant, puis ajouta : tout de même, tu pourrais bien me dire ce que tu sais de l'affaire Jerru... C'était ton beau-frère, n'est-ce pas?

— ... Naturellement!

— Pourtant, tout à l'heure, tu m'as dit ne pas le connaître

— Les affaires de ma famille ne vous regardent pas.

— Vraiment! Allons, soyons un peu plus loquace?

— Je n'ai rien à vous dire!

— Bon, parfait. Alors, je vais te poser une question bête mais très bête... Combien manque-t-il de boutons à ton pantalon?

Ç'avait été dit sur un tel ton comique que Didier, qui allait et venait entre le bureau et la porte, pouffa de rire.

— Tu ne réponds pas, continua Méral, mais je vais te le dire. Il t'en manque deux, oui, deux, tu comprends! Pas obligatoirement au pantalon que tu portes, mais à un autre que tu as porté, qu'il serait intéressant de retrouver et que je vais chercher!

Méral se leva et se dirigea vers une porte où il avait remarqué une penderie.

— N'allez pas par là! fit l'homme.

— Pourquoi? interrogea l'inspecteur en se retournant.

Vélie faisait des efforts pour se lever, retenu qu'il était à son siège par Didier, tandis que Méral, sans se soucier de l'appel, ouvrait la porte et pénétrait dans un réduit qui apparemment, servait de garde-robe.

De nombreux costumes d'hommes s'y trouvaient accrochés à des cintres. Au bout d'un court instant, Méral revint avec un complet fatigué...

— Voilà, dit-il, une culotte à laquelle il manque comme je le disais deux boutons, l'un que voici (et il sortit un bouton de son gousset) s'adapte merveilleusement au trou produit par l'arrachement et de plus porte des fragments du même fil! Quant à l'autre, c'est le commissariat de Nogent qui le possède. Il faudra le lui réclamer. Je vois, mon cher Vélie, que vous ne détestez pas les promenades nocturnes au bord de la Marne. Si vous y retournez un jour, ce dont je doute, il faudra éviter de semer vos bou-

tons dans les herbes ou les autos qu'on abandonne...

— Je ne comprends rien! je n'ai rien perdu! rien abandonné!

L'homme s'arrêta, se rendant compte qu'il en disait trop long...

— Au fait, fit négligemment Méral : qu'est devenu Prosper?

— Prosper? connais pas!

Tout en parlant, Méral fouillait les tiroirs du bureau qu'il ouvrait avec les clés trouvées dans les poches de son prisonnier...

— Connais pas! dis-tu et ça, tu connais? fit-il en mettant sous le nez de l'homme la photo de Jerru. Voilà un courtier en bestiaux que tu as assassiné et qui te ressemble étrangement, hein ? C'est troublant... même si l'on ne voulait pas y croire.

Et il mit la photo dans sa poche!

— Et puis, il y a encore ça, continua-t-il en lui montrant l'alliance enlevée sur le noyé. M'est avis qu'elle doit aller admirablement à ton doigt...

Il n'était pas facile de procéder à l'essayage mais Vélie ne portait pas d'alliance et l'état de ses chairs prouvait qu'il en avait porté longtemps...

— Nous verrons tout cela plus tard! Néanmoins, je tiens à te faire remarquer que cette alliance est bien celle de Jerru.

Didier, qui avait entendu du bruit, était reparti vers la porte et bientôt, sans éclat, revenait avec une femme en grand deuil qui paraissait toute étonnée de trouver du monde chez elle, passé minuit.

— C'est ta femme, hein? demanda Méral.

Puis, plus haut, comme il avait reconnu la visiteuse :

— Je m'excuse, Madame Jerru, de vous déranger à une heure ou, comme on dit, les honnêtes gens sont couchés! Vous revenez du théâtre, n'est-ce pas? Pour une veuve, madame Vélie... pardon madame Jerru, ça n'est pas très chic! Donnez-moi donc votre sac...

— Qui êtes-vous?

— Police, Madame. Votre sac!

Didier se tenait derrière la jeune femme. Il intervint juste au moment où elle allait ouvrir le réticule qui s'avéra contenir un minuscule browning de calibre 6/35 auquel il manquait deux balles.

— Attention, Didier! fit Méral en fouillant dans ses poches d'où il ressortit la balle trouvée dans le matelas de la chambre de la rue de Châlons.

Il la compara aux autres et resta un instant silencieux, rassemblant dans son esprit toutes les présomptions qui s'accumulaient sur le couple qu'il tenait à sa merci.

— Vous avez fait du beau travail, rue de Châlons, ce soir, dit-il enfin, en plantant sur Germaine Jerru son regard d'acier. Pour sauver cet homme, n'est-ce pas? Et toi, Jerru, pourquoi as-tu tué le fermier Crozalet? Car le cadavre trouvé dans la Marne n'est pas le tien, mais le sien...

— Je n'ai pas tué Crozalet!

— Ne parle pas! fit la mégère.

— Si... je parlerai! C'est Prosper qui a fait le coup. La preuve est dans le sac de ma femme.

Méral y trouva en effet une lettre expédiée de la gare Saint-Lazare, dans laquelle Prosper avouait avoir tué le fermier de Fin-d'Oise, pour le voler.

Aussitôt, le policier se mit à rire avec bruit.

— Non, mais blague à part ! Vous nous prenez donc pour des imbéciles ? Ça ne tient pas, mon vieux, car si c'était vrai, pourquoi aurais-tu, toi, Jerru, disparu de la circulation tout en préparant minutieusement ta mort, mais en conservant les cent billets que tu avais encaissés ce jour-là. Pourquoi te cacherais-tu ici, n'osant sortir, sous un faux nom, un certain Vélie qui a peut-être existé et que tu as sans doute supprimé. C'est la première fois qu'un criminel me fait rire, mais c'est comme ça.

Trente minutes après, le taxi qui avait attendu devant la porte, s'arrêtait devant la « souricière » où, sans avoir dit un mot Jerru et sa femme étaient incarcérés.

Méral se frottait les mains.

— Qui va faire une drôle de tête, demain au rapport?

— C'est Valroger ! répondit Didier en chantonnant.

. . . . . .

En effet, le lendemain au rapport, le commissaire Valroger qui s'apprêtait à « savonner » sérieusement Méral, ajusta ses lunettes pour mieux voir, lorsque les documents de l'affaire Jerru se trouvèrent sous ses yeux.

Méral ne dissimulait pas sa joie et souriait largement, distillant son succès.

— Parfait, Méral, épatant... Cela dépasse mes prévisions.

— De cent coudées, n'est-ce pas, patron? fit l'inspecteur hilare, en tétant son cigare.

— De plus encore, mon vieux! Vous nagiez hier matin dans un drôle de jus...

— D'accord avec vous, mais depuis, avouez que j'ai assaisonné la sauce...

Valroger toussota et pour se donner une contenance, passa aux affaires courantes. Puis il distribua les enquêtes.

Quand tous les inspecteurs de la brigade furent partis, Valroger, après une hésitation, demanda :

— Enfin, Méral, me direz-vous maintenant pourquoi vous avez joué toute cette comédie?

— Laquelle, patron?

— Celle du « cousin » de province?

Méral se gratta la tête :

— C'est une idée comme une autre, mais elle m'a permis d'arriver à deux points : primo, ou Jerru victime d'une agression a été tué par quelqu'un qui voulait le dépouiller. Alors, il fallait rechercher le coupable parmi les familiers. Secundo : ne riez pas, ou c'est Jerru qui a tué quelqu'un qu'il a fait passer pour lui-même. Dans ce cas encore la surveillance de la « veuve » était indispensable. Mais il me fal-

lait choisir. De suite, j'ai opté pour la seconde hypothèse. Pourquoi? Parce que Jerru vivait en hôtel, que sa femme ne paraissait pas autrement alarmée par le drame et aussi parce que j'avais découvert au bord de la Marne un bouton de culotte et sur le corps une alliance trop grande.

J'ai perquisitionné chez eux, à Vincennes et j'y ai trouvé un mouchoir taché de sang et pareil à celui que j'avais repêché dans l'eau, comme lui marqué d'un F. Par ailleurs on découvrait un autre bouton de culotte, semblable au mien, dans l'auto de Jerru abandonnée dans le garage de Saint-Mandé. Enfin, en fouillant hier la chambre de ce curieux ménage, le hasard me fit mettre la main sur une quittance de loyer au nom de Vélie. Etais-ce l'adresse cherchée de la sœur chez qui se réfugiait Germaine Jerru? Rien ne le prouvait, mais c'était à vérifier.

D'autre part, la tentative de meurtre commise hier au soir sur la personne d'un témoin compromettant m'ouvrit les yeux. Cette femme avait parlé et la vengeance des assassins se manifestait! De là à supposer que Jerru avait tué Crozalet, il n'y avait qu'un pas que je franchis aussitôt. Il lui avait donné rendez-vous à Conflans et le prit dans sa voiture. Quand l'assassina-t-il? Je ne sais mais il dut l'assommer pour le voler et le malheureux, surpris, ne put se défendre. L'autopsie du cadavre fait d'ailleurs ressortir que la victime n'était point morte lorsqu'elle fut immergée. Naturellement, le misérable camoufla son crime, il vida les poches de Crozalet et y mit des objets lui appartenant, ainsi que sa propre alliance. Mais celle-ci était trop grande pour le doigt du fermier. Quant aux boutons, ils durent être arrachés et perdus au cours de la lutte qui suivit l'agression. Remarquez au surplus que, dès lors, tout s'enchaîne...

— En effet!... émit le commissarie.

— La reconnaissance formelle du corps de Jerru, faite par sa femme complice, n'avait d'autre but que de dérouter les recherches car, si Jerru était mort,

et qu'on l'ait tué pour le voler, on en rechercherait l'assassin sans se soucier qu'il se cachait à Paris, rue d'Hauteville, où il possédait une petite maison d'exportation exploitée sous le nom de Vélie. Ainsi le tour était bien joué et l'on ne retrouverait jamais ni l'assassin, ni l'argent!... Seulement voilà!... Dans leur souci des détails, les assassins ne pensent heureusement pas à tout. Alors ça a été l'erreur de la femme Jerru qui, poussée sans doute par le criminel a tenté de supprimer Ginette Riou. Peut-être y avait-il aussi un peu de jalousie car Jerru avait, plusieurs fois vu cette fille laquelle a formellement reconnu sa photo.

Quant à Prosper l'énigmatique, je gage qu'il ne pouvait s'agir que de Crozalet, plus intime de Jerru qu'il ne voulait le paraître et dont les escapades à Paris se trouvaient camouflées par ce prénom!...

— C'est une supposition?

— Pas tout à fait. La femme Riou, dite Ginette, avait déposé spontanément au lendemain du crime en déclarant avoir festoyé avec deux hommes dont l'un ressemblait à la photo publiée par la presse. Elle avait ajouté qu'elle connaissait ces gens de vue seulement pour les avoir souvent rencontrés dans les cafés autour de la gare de Lyon. Elle avait même précisé qu'ils parlaient souvent bestiaux. Ce qui est très probable puisque l'un en était courtier et que l'autre possédait une ferme à Fin-d'Oise.

J'ai donc pensé aussitôt que je trouverai la clef de l'énigme rue d'Hauteville.

Et, ma foi, je ne croyais pas si bien réussir.

— En effet, mon cher Méral, vous étiez bien mal parti...

— Oui, mais je vous ai eu « au sprint »!...

***

Je revis l'inspecteur Méral quelques jours après l'arrestation sensationnelle des coupables et le félicitai pour sa légendaire perspicacité. Mais il haussa

les épaules, modeste comme toujours, alluma son éternel cigare et me dit en souriant :

— Vous vous êtes tous foutus de moi dans cette affaire mais, avouez que si je n'avais pas suivi ma routine habituelle le trop fameux couple-assassin vivrait tranquille et respecté sous le masque d'une fausse identité et d'un honorable négoce...

.. ..

Quelques mois plus tard, après des Assises sensationnelles, son pourvoi ayant été rejeté, Fernand Jerru, hurlant et se débattant dans le matin blême, lâche devant le châtiment comme il l'avait été dans la vie, Jerru l'assassin, suant de peur, bavant des insultes, crachant sa rage en des invectives ordurières, s'affalait, en descendant du fourgon fatal, boulevard Arago.

Les aides durent le porter jusqu'à la sinistre machine et deux secondes après, justice était faite...

Quant à sa femme, elle méditera jusqu'à la fin de ses jours à la Centrale de Hagueneau...

FIN

Pour paraître prochainement :

Vingt quatre heures trop tôt

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 21-3-41

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ **LE MERCREDI**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0 fr. 50 LE ROMAN COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)